

MONSEIGNEUR
DE GUÉBRIANT

ARCHEVÊQUE DE MARCIANOPOLIS

Supérieur Général
de la Société des Missions-Étrangères de Paris



SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

128, *Rue du Bac*, 128

PARIS. VII^e

Monseigneur
J.-B. de Budes de Guébriant



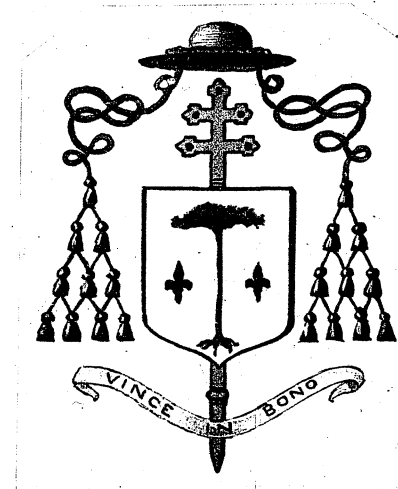
Document numérisé en 2019

1937

MONSEIGNEUR
DE GUÉBRIANT

ARCHEVÊQUE DE MARCIANOPOLIS

Supérieur Général
de la Société des Missions-Étrangères de Paris



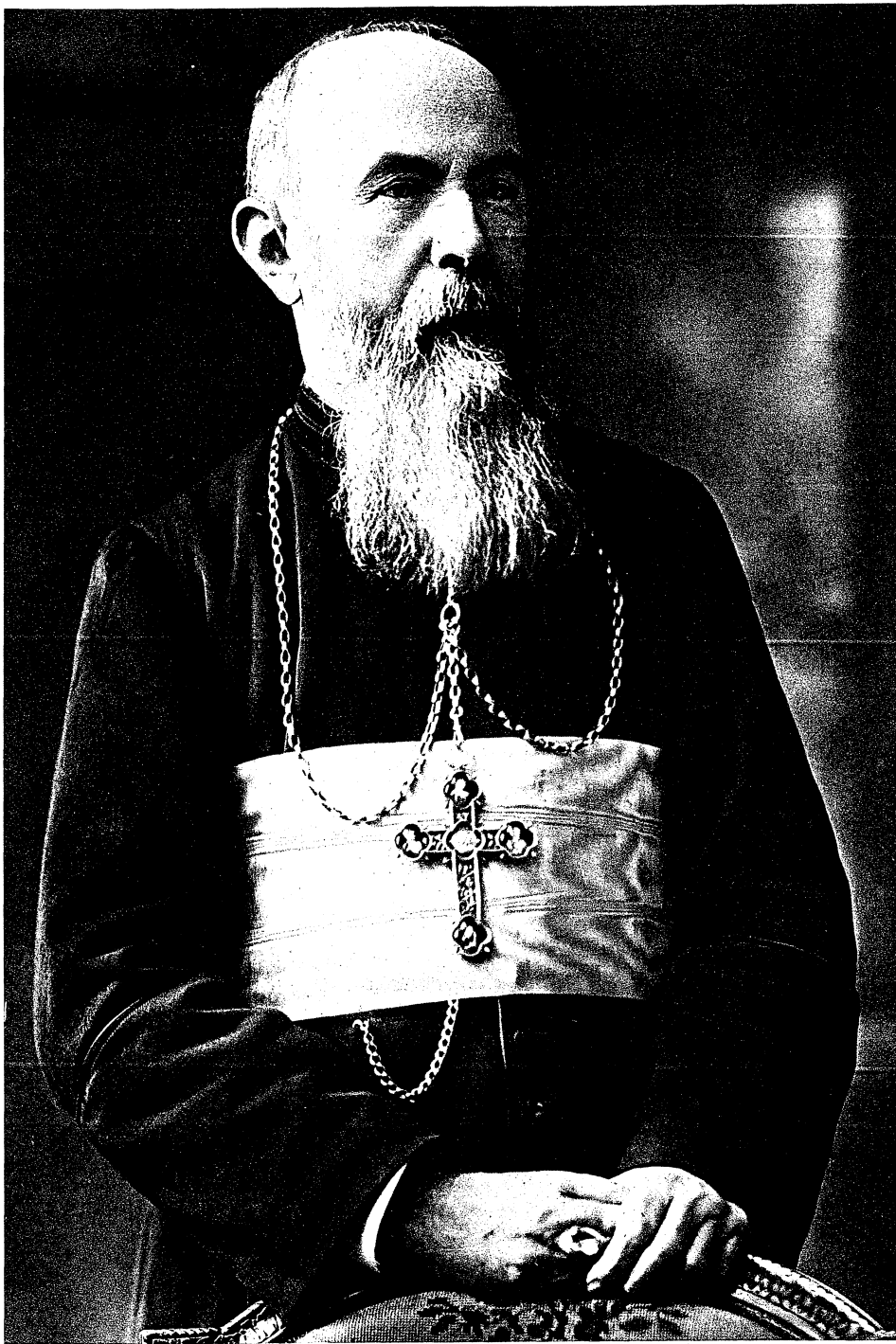
SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

128, *Rue du Bac*, 128
PARIS. VII^e

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays y compris la Hollande, la Suède
la Norvège et le Danemark.

Copyright by S. M. E.
128, rue du Bac, PARIS (7^e)

BIBLIOTHEQUE
QUIMPER
DIOCESAINE



Mgr de GUÉBRIANT, Archevêque de Marcanopolis,
Supérieur général de la Société des Missions-Étrangères de Paris.



onseigneur de Guébriant est allé recevoir au ciel la récompense de sa longue carrière apostolique. Sa famille religieuse, sachant combien son ministère a été fécond comme missionnaire, comme Evêque et comme Supérieur général de la Société des Missions-Étrangères, a voulu fixer, dès la première heure, les grandes lignes de cette vie d'action et de dévouement, en attendant qu'une étude plus complète et plus approfondie expose pleinement les richesses d'un apostolat qui couvre une période d'un demi-siècle.

Ce qu'une simple notice biographique n'a pas la prétention de décrire, c'est le rayonnement de cette âme apostolique, non seulement sur les institutions missionnaires, mais aussi sur tous ceux qui, directement ou indirectement ont à cœur de travailler à orienter l'humanité vers Dieu et son Eglise. Toute sa politique était celle de Saint Paul, celle de Saint François-Xavier, celle que nous enseigne Jésus-Christ, notre divin Maître et notre Modèle.

Ceux qui ne l'ont connu que par le hasard d'une rencontre de circonstance ont pu garder l'impression qu'il était distant et peu communicatif. Cette

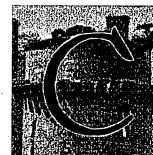
réserve, il la devait non moins à son éducation qu'à une certaine timidité qui l'inclinait à écouter plutôt qu'à parler, à réfléchir plutôt qu'à improviser des décisions hâtives. Mais ses confrères qui ont vécu dans son intimité, qui ont partagé ses travaux et parfois ses initiatives, savent combien, sous une apparente froideur, il y avait dans ce cœur de sensibilité exquise, de délicatesse, de générosité, de charité chrétienne et même d'héroïsme. S'il s'occupait peu de sa personne, il avait pour son entourage fatigué ou malade d'incessantes attentions, une maternelle sollicitude. Quelle est l'âme meurtrie qui se soit approchée de lui sans être consolée et réconfortée ? Quelles sont les infortunes qu'il n'a pas très discrètement aidées ? Quels sont ceux qui ont eu recours à ses conseils et qui n'ont pas été éclairés ?

La passion des âmes lui faisait rechercher parmi les Congrégations religieuses celles qui pouvaient apporter une collaboration apostolique dans l'immense domaine confié par le Saint-Siège à la Société des Missions-Etrangères. Il voulait associer à cette grande œuvre de l'apostolat en pays infidèle toutes les bonnes volontés et toutes les énergies qui s'offraient pour le service de l'Eglise.

Monseigneur de Guébriant nous laisse un grand exemple de vertus apostoliques à imiter, et c'est cet héritage que la Société des Missions-Etrangères gardera avec une indéfectible reconnaissance.

L. Robert
Secr. Général.

ENFANCE ET JEUNESSE



'ÉTAIT durant l'hiver de 1866-67 Dans un appartement au 2^e étage de la rue Saint-Guillaume, un enfant de 6 ans prenait ses ébats. Il était monté sur un coffre à bois et y gesticulait, lorsque la vieille bonne qui le gardait, avec la familiarité qu'autorisaient ses cinquante années de dévoués services dans la famille, lui demanda :

— Jean, que feras-tu quand tu seras grand ?

— Moi, je serai missionnaire, parce que maman a dit que les missionnaires sont des prêtres qui voyagent beaucoup, et moi, je veux être prêtre et j'aime à voyager.

L'enfant se nommait Jean-Baptiste de Budes de Guébriant; il a tenu parole : il est devenu missionnaire, évêque même, et a beaucoup voyagé.

Jean-Baptiste de Guébriant était né le 11 Décembre 1860 à Paris, dans la rue Saint-Guillaume, sur la paroisse Saint-Thomas d'Aquin; son père était le Comte Ernest de Budes de Guébriant, sa mère, Madame Cécile de Rochechouart-Mortemart. Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse bretonne, dont le nom, depuis des siècles, figurait avec honneur dans les annales de la Bretagne et même de la France. La vraie maison paternelle était le château de Kernevez, à Saint-Pol-de-Léon : c'est là surtout que s'écoula son enfance et là qu'il reçut une éducation quelque peu rigide, mais vivifiée par une foi profonde et une pitié éclairée, grâce auxquelles les rêves apostoliques de l'enfant devaient plus tard se réaliser.

A 12 ans, dans un voyage à Marseille, il fut conduit par sa mère à Notre-Dame de la Garde, où il ressentit des impressions profondes, ineffaçables.

— Que te disait donc la Sainte-Vierge, lui demanda sa mère, pour que tu restes si longtemps en prière ?

— Longtemps ? moi j'ai trouvé que c'était bien court.

— Mais nous sommes restés plus d'une demi-heure. Que t'a donc dit la Sainte Vierge ?

— Je n'ai rien entendu, mais j'ai trouvé qu'on était bien dans cette église pour prier.

Et, rappelant ce souvenir longtemps après, Mgr de Guébriant ajoutait : « Ce n'est que douze ans plus tard que j'ai compris ce que la Sainte-Vierge avait voulu me dire ». Douze ans plus tard, il revenait dans ce sanctuaire, à la veille de s'embarquer pour l'Extrême-Orient.

Jean-Baptiste de Guébriant fit ses études secondaires au Collège Stanislas. Mgr d'Hulst y venait entendre les confessions des élèves qui désiraient s'adresser à lui : le jeune de Guébriant fut de ce nombre. Un jour le confesseur lui demanda :

— Et toi, n'as-tu jamais pensé à être prêtre ?

— Oh ! si, j'y pense depuis toujours.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Parce que je pense aussi à autre chose : je voudrais être missionnaire.

— Ah ? c'est bien; nous verrons plus tard si vraiment Dieu t'appelle à la vie apostolique.

Plus tard le prudent directeur jugea la vocation sérieuse et un jour il dira au jeune homme : « Va, entre au Séminaire des Missions-Étrangères ».

Mais ce jour n'était pas encore venu.



A 4 ans.

Au sortir de Stanislas, ses études terminées, il s'agissait d'orienter définitivement sa vie vers le monde ou vers l'apostolat. Il n'hésita pas : il annonça à sa famille qu'il voulait être prêtre, mais à sa mère seule il confia qu'il voulait être prêtre-missionnaire. La mère, profondément chrétienne, s'inclina devant ce qu'elle comprit être la volonté de Dieu et accepta généreusement le sacrifice qui lui était demandé, mais elle conseilla à son enfant de passer d'abord par le Séminaire de Saint-Sulpice. Jean y consentit et, au mois d'Octobre 1881, il entra au Séminaire d'Issy et se soumit aisément à la discipline sulpicienne, dont son âme garda toujours l'empreinte et son cœur le plus reconnaissant souvenir. Cependant il ne se considérait là que comme un hôte de passage et il lui tardait d'entrer dans une préparation plus immédiate à la vie apostolique, son rêve « depuis toujours ».

Après sa seconde année à Issy, il se décida à parler. Sa mère savait, mais son père ne soupçonnait même pas ses projets. Dans un entretien intime, il lui dévoila son désir de consacrer sa vie à l'apostolat en pays infidèle. A cette révélation inattendue, le père pâlit sous le coup d'une émotion profonde et demeura un instant sans parole; mais, fervent chrétien, lui aussi, se ressaisissant, il s'inclina à son tour devant la volonté de Dieu et donna son consentement.



Étudiant à Stanislas.

Le 13 Septembre 1883, l'abbé de Guébriant entra au Séminaire de la rue du Bac. Il y était présenté par une note de Saint-Sulpice comme « un aspirant de grand nom, de grand talent, de grande fortune, mais de modestie, de piété, de vertus encore plus grandes ». L'acclima-



A Saint-Sulpice.

tement à ce nouveau milieu lui fut d'autant plus facile qu'il répondait à ses désirs. Sans doute l'atmosphère extérieure était moins calme, plus agitée que l'ambiance sulpicienne chère au bon M. Tronson; mais l'esprit intérieur en est le même, esprit essentiellement sacerdotal et apostolique, impliquant à la fois l'application à se rendre digne de l'appel de Dieu et l'humilité qui craint de n'y pas répondre pleinement. Dans les premiers mois qui suivirent l'entrée au séminaire du nouvel aspirant arrivèrent du Tonkin

des nouvelles annonçant le massacre de 7 missionnaires et de nombreux chrétiens, nouvelles qui excitaient parmi les séminaristes plus d'enthousiasme pour leur vocation et plus d'ardeur pour se préparer à leur futur apostolat.

Une année après son entrée aux Missions-Étrangères, l'abbé de Guébriant, qui avait reçu à Issy les Ordres mineurs, fut ordonné sous-diacre : ce fut le 20 Septembre 1884 qu'il fit avec joie le pas décisif qui l'engageait pour la vie au service de Dieu et des âmes. Six mois après il recevait le diaconat. Enfin le 5 Juillet 1885, Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, conférait la prêtrise à dix aspirants missionnaires, qui, au soir de ce même jour, recevaient tous leur destination pour la Chine. L'abbé de Guébriant était de ce nombre et la partie du champ du Père de famille où il était appelé à creuser son sillon était la Mission du Setchoan Méridional, aujourd'hui Mission de Suifu.

Après deux semaines passées dans sa famille pour les adieux, le jeune prêtre revint au séminaire, où les « partants » devaient faire leurs préparatifs pour le long voyage qu'ils allaient entreprendre. Enfin,

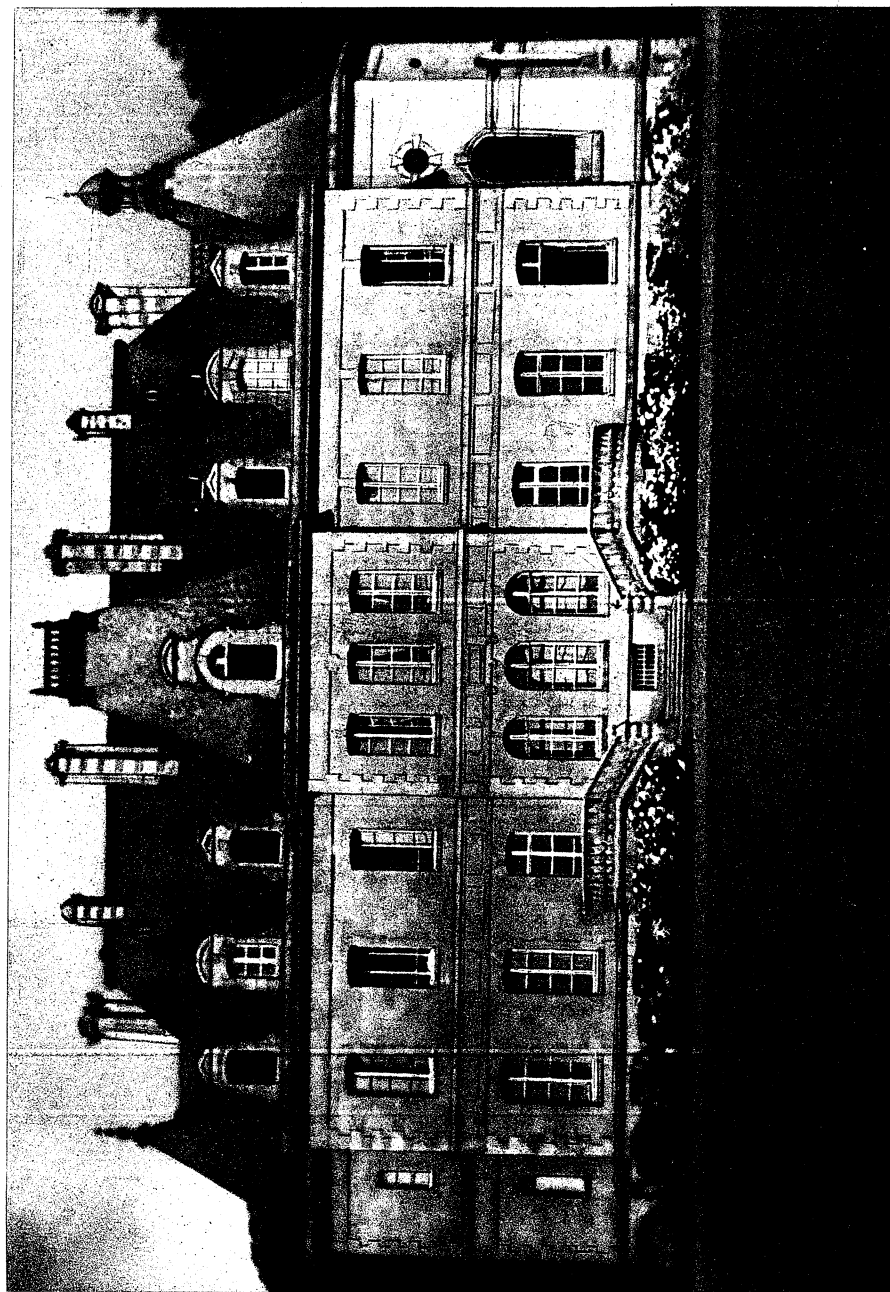
le 7 Octobre, eut lieu la traditionnelle cérémonie du départ : Mgr Laouënan, qui la présida, adressa aux jeunes missionnaires une allocution aussi touchante qu'énergique. Puis ce fut la séparation, les adieux, car en embrassant ses parents, le partant pensait bien ne les revoir jamais; aussi voulut-il que le dernier baiser fût échangé à la chapelle, sous les regards du Maître auquel ils offraient ce suprême sacrifice.

Pendant les quelques jours que la petite bande apostolique passa à Marseille avant l'embarquement, le Père de Guébriant ne manqua pas de visiter Notre-Dame de la Garde; il y retrouva les douces impressions qu'il y avait éprouvées douze ans plus tôt et, a-t-il dit lui-même « je compris que la Sainte-Vierge m'avait alors donné rendez-vous dans son sanctuaire au moment de mon départ pour les missions ».



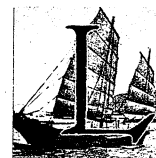
Le partant (Octobre 1885).





Le Château de Kernevez.

LE MISSIONNAIRE



Le paquebot est sorti lentement du port; les partants voient s'éloigner le rivage de la France; la colline de Notre-Dame de la Garde paraît encore au-dessus des flots et une ardente prière jaillit des cœurs vers l'Étoile de la Mer, qui est aussi la Reine des Apôtres; puis bientôt tout disparaît. Et alors voici que, au lieu de la joie de se voir enfin dans la voie de la Providence, celui qui « depuis toujours » a désiré abandonner sa patrie pour aller travailler au salut des infidèles sent soudain son âme envahie par une horrible impression de solitude, d'angoisse, d'obscurité.

« A quoi bon partir ? Que ferai-je ? Quel avenir pour moi ? ». « Je passai, avait-il plus tard, un moment atroce !... Hors de moi, j'ouvris l'Imitation et mes yeux tombèrent sur ce passage : Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Ce fut comme une révélation ; la lumière se fit dans mon âme, et jamais depuis lors je n'ai ressenti les angoisses de ce moment du départ ».

Une traversée de 40 jours, coupée par les escales successives de Port-Saïd, Aden, Colombo, Singapore, Saïgon et Hongkong, conduisit les partants à Shanghai. Là se fit la « toilette » des nouveaux missionnaires, qui, avant de pénétrer dans l'intérieur du pays, devaient, des pieds à la tête transformer leur tenue et revêtir les vêtements



Un nouveau Chinois.

chinois, qui leur permettraient de passer plus facilement inaperçus dans les régions où les « diables européens » n'étaient pas accueillis avec une grande bienveillance. Après une semaine passée à la procure de Shanghai commença pour les voyageurs la longue remonte du fleuve Bleu, par vapeur jusqu'à Itchang, en jonque chinoise ensuite. Deux d'entre eux, destinés à la Mission du Setchoan Oriental, quittèrent leurs confrères à Chungking; trois s'arrêtèrent à Suifu : les PP. de Guébriant, Usureau et Morlet; les huit autres continuèrent le voyage jusqu'à leurs missions respectives : Setchoan Occidental, Thibet, Kouytcheou, Yunnan.

Le trajet de Shanghai à Suifu, centre de la Mission du Setchoan Méridional, avait été de deux mois : le P. de Guébriant n'arriva donc qu'à la fin de Janvier 1886. Il trouva sa mission dans une situation pénible. Le Vicaire apostolique, Mgr Lepley, venait de partir pour Hongkong pour y refaire, au sanatorium de Béthanie, une santé délabrée, qu'il ne devait pas recouvrer. Peu auparavant était mort le Provicaire, le P. Clerc, à qui fut donné comme successeur le P. Chatagnon, et c'est ce dernier qui accueillit à leur arrivée les trois nouveaux missionnaires que la Providence envoyait à une mission bien éprouvée.

Pour étudier la langue chinoise et se préparer au ministère apostolique, le P. de Guébriant fut envoyé par le Provicaire dans la petite ville de Tchao-hoa-tchen. Dans une lettre du 2 Avril 1886, adressée à un directeur de Saint-Sulpice, il fait part de ses premières impressions :

« Mon petit ermitage s'appelle Tchao-hoa-tchen. C'est une petite maisonnette en terre et en bambous, blanchie à la chaux, propre, claire et gaie. D'un côté elle s'ouvre sur la campagne, de l'autre c'est un grand bourg à la chinoise, affreux ramassis d'échoppes plus ou moins borgnes, s'écrasant les unes contre les autres et à travers lesquelles des ruelles larges de quelques pieds se frayent à grand'peine passage. Je soupçonne là une population de 3 à 4.000 âmes. C'est là qu'on m'a envoyé, non pour exercer un ministère dont je suis incapable, mais pour étudier la langue.... Mon intérieur se compose uniquement du Très Saint-Sacrement présent dans ma pauvre petite chapelle, d'une Sainte-Vierge en porcelaine, que j'ai installée de mon mieux dans une niche de bois, et de ma propre personne. J'ai pour maître de langue et homme à tout faire un séminariste chinois qui vient de finir sa théologie. Il sait le latin et se trouve être provisoirement le seul individu capable de me comprendre à 10 ou 15 lieues à la ronde. C'est d'ailleurs, un excellent garçon, que j'espère voir arriver au sacerdoce.... A part le temps donné aux exercices de piété, aux repas et à quelques délassements, je ne fais que du chinois, toujours du chinois. Ce n'est pas une étude facile; tout embarrasse le commençant: méthode à suivre, livres à employer, façon de les manier, manière d'utiliser la science trop timide du maître, tout déroute les premiers efforts. Ces jours-ci, pour la première fois, quelques phrases sorties de mon gosier ont paru être comprises : j'ai considéré le fait comme un grand succès et, bien que je n'aie rien saisi de la réponse, je veux me regarder désormais comme



Dans un groupe de Missionnaires.
(Assis à droite).

un homme lancé. Demandez pour moi au Saint-Esprit quelques secours extraordinaires..... ».

Quelques mois après, le P. de Guébriant fut, en effet, « lancé » dans le ministère et chargé du district de Kuinlin, à 25 lieues au sud de Suifu, sur la frontière du Yunnan, pays montagneux au parcours difficile. Avec toute l'ardeur de la jeunesse, il entreprit de réveiller la foi de chrétiens trop endormis et de l'exciter chez les païens absorbés par les préoccupations matérielles. « Kuinlin, écrivait-il, est un pays charmant, varié, pittoresque. Les chrétiens sont turbulents, mais ils savent mettre de l'entrain même dans le bien, ce qui console. La foi de nos chrétiens, dans le milieu et les conditions où elle se conserve, est bien méritoire ».

Mgr Lepley étant mort à Hongkong le 24 Septembre 1886, Rome lui donna pour successeur le Provicair, le P. Chatagnon, qui fut sacré à Suifu le 24 Avril 1887 par Mgr Fenouil, Vicaire apostolique du Yunnan. Le P. de Guébriant eut la joie d'assister à cette cérémonie, dont la solennité fit impression sur de nombreux païens.

L'année suivante, il apprit la mort de sa mère ; ce lui fut une douleur profonde : il aimait tant celle qui avait reçu les premières confidences de son âme d'adolescent et qui avait si courageusement accueilli et encouragé son désir de la vie apostolique ! Mais il eut en 1891 la joie de recevoir la visite de trois de ses cousins : les Comtes Jacques et Bernard de Durfort et le Comte Guy de Bagneux. Tous, pour la circonstance, « se chinoisèrent » afin de mieux apprécier le pays et



Un village près de Suifu.

ses habitants, et le missionnaire prit plaisir à leur faire ressortir les qualités de ses déjà chers Chinois.

Pendant six années le P. de Guébriant s'était dévoué avec tout son zèle à l'évangélisation de son grand district, qui englobait quatre sous-préfectures, et y avait constaté des progrès consolants. Il avait fondé plusieurs postes, installé des écoles. A Kuinlin, son centre, il avait bâti une église, près de laquelle il ouvrit, pour les vieillards et les infirmes des deux sexes, un asile avec 22 lits pour les hommes et 19 pour les femmes. Il nourrissait donc des espérances fondées pour l'avenir de ce district auquel il s'était fortement attaché, lorsqu'une décision de son évêque vint l'en arracher : il était nommé provicair

pour le Kientchang et chargé de l'évangélisation de cette région jusque là à peu près inculte. Grande fut la désolation à Kuinlin, de la part du missionnaire non moins que de celle des chrétiens ; mais l'obéissance exigeait cette douloureuse séparation, elle fut courageusement acceptée.

Le Kientchang : ce seul nom évoque comme tout naturellement celui du Père, puis de Mgr de Guébriant, parce qu'il a été le point culminant de la carrière apostolique de l'infatigable missionnaire, qui décrivait ainsi son nouveau champ d'évangélisation :



Une réunion de famille (1891).

Cte Guy de Bagneux,
Cte Jacques de Durfort, P. de Guébriant,
Cte Bernard de Durfort.

« A peine accessible dans le massif formidable de ses montagnes, fermé au nord et au sud par les cluses de cours d'eau énormes, à l'est par la férocité de populations encore sauvages (les Lolos), à l'ouest par des chaînes de glaciers adossés au Thibet impénétrable, le Kientchang, partie déshéritée de la magnifique province du Setchoan, avait de bien faibles chances de voir la Religion s'implanter sur son sol ingrat. Pays de conquête chinoise, il présente encore cette circonstance, particulièrement défavorable à l'évangélisation, du mélange de populations disparates, hostiles entre elles, turbulentes, ombrageuses, vivant dans un état de trouble presque continu ».

Tel est le terrain dans lequel le P. de Guébriant était appelé en 1893 à jeter la semence de l'Évangile.

Ce n'est pas que des tentatives d'évangélisation n'eussent été faites antérieurement : dès 1876, Mgr Lepley y avait envoyé un missionnaire intrépide, le P. Gourdin, qui, à plusieurs reprises, avait essayé de se fixer dans le pays, mais s'était heurté toujours à l'opposition sournoise des mandarins locaux; rien d'important ne put se faire comme installation matérielle. On dut se borner à une petite léproserie à Mienlin : le traitement au *hoangnan* améliora la santé de quelques malades, et le seul résultat obtenu fut, avec le salut de pauvres âmes, la réputation de bienfaisance qui ne pouvait que servir l'influence des missionnaires.

Le P. de Guébriant avait reçu comme collaborateur le P. Usureau, venu de France avec lui. Le nombre des chrétiens dispersés dans tout le Kientchang était alors d'environ 300. Le P. Usureau se chargea de la partie septentrionale et s'installa à Mienlin, où était une chapelle avec une école; le P. de Guébriant s'établit à la pharmacie de Loukou, aménagée par le P. Gourdin et eut pour district le reste du Kientchang.

Les deux missionnaires s'attaquaient avec vigueur à la lourde tâche qui leur incombait, lorsque, au printemps de 1894, le P. de Guébriant tomba malade de la fièvre typhoïde et fut bientôt réduit à l'extrémité. Le P. Usureau, qui à une charité admirable

joignait des connaissances pratiques en médecine, s'installa au chevet de son confrère et le sauva à force de soins dévoués et intelligents; mais il prit lui-même le mal, qui l'emporta en quelques jours, laissant au Kientchang un vide irréparable.

Le P. de Guébriant ne resta pourtant pas seul : un confrère récemment arrivé de France, le P. Burnichon, lui fut donné et le travail reprit avec la même ardeur : une nouvelle station fut ouverte à Lokoti, les autres chrétientés furent visitées régulièrement.

L'année 1895 fut pour le Kientchang une année terrible. La guerre sino-japonaise avait réveillé la haine contre les étrangers. Les missions du Setchoan furent cruellement éprouvées : églises, presbytères, orphelinats pillés et détruits; missionnaires traqués et emprisonnés. Au Kientchang, le P. de Guébriant demanda vainement l'intervention du préfet de Ningyuanfu, la situation s'aggrava au point qu'il dut, avec ses confrères, passer la frontière de la province et chercher refuge au Yunnan, où Mgr Fenouil leur accorda la plus généreuse hospitalité. Pendant ce temps le Ministre de France à Pékin agissait auprès des autorités chinoises, obtenait la révocation du vice-roi du Setchoan et un ordre formel aux mandarins locaux de traiter directement avec les Vicaires apostoliques la question des dommages à réparer. Ainsi renseignés, les missionnaires du Kientchang rentrèrent dans leur mission, sauf le P. de Guébriant, qui, appelé par son évêque Mgr Chatagnon, dut se rendre à Suifu pour l'accompagner à Chengtu, capitale de la province. Là il obtint qu'un délégué viendrait le réintégrer officiellement au Kientchang et rétablirait la Mission et les chrétiens dans leurs droits. Ainsi fut fait.

Les temps difficiles étant passés, les missionnaires purent circuler partout et reprendre avec une nouvelle ardeur leur laborieux ministère. Des postes se fondent, les installations, jusque là trop sommaires, s'améliorent, les œuvres se développent, des églises se construisent,



Groupe de Lolos.

les chrétiens progressent en nombre et en instruction religieuse. Le P. de Guébriant pouvait alors écrire :

« Le fond de la population est loin d'être hostile, même dans ce recoin mal famé ; mais Confucius, ce mauvais génie de la Chine, y règne comme ailleurs en la personne des lettrés, des maîtres d'école et

des mandarins, le plus triste monde, il faut l'avouer, que couvre la calotte des cioux ».

En dépit de Confucius et de ses adeptes, le bien se faisait et le provicaire entrevoyait de consolants succès dans ce Kientchang réputé réfractaire à l'Évangile, lorsqu'une décision épiscopale vint encore l'enlever à ses œuvres et à ses chrétiens. Jusqu'ici provicaire pour le Kientchang seulement, il était nommé provicaire de toute la Mission et devait prendre sa résidence dans la préfecture de Yatcheou. C'était en 1898.

Malgré son regret d'abandonner les œuvres créées par son zèle, le P. de Guébriant était prêt à se dévouer entièrement à son nouveau district, mais il ne devait pas y faire un long séjour. En dépit des ordres venus de Pékin, les mandarins du Setchoan continuaient de montrer une opposition à peine déguisée envers les missions, et la question des réparations dues pour les pillages de l'année précédente demeurait toujours sans solution. Après de vaines démarches chez le vice-roi de Chengtu, Mgr Chatagnon résolut d'agir directement à Pékin, tant auprès du *Tsungli-yamen* (Ministère des Relations extérieures) que de la Légation de France, et c'est son provicaire qu'il chargea de cette difficile mission. Le P. de Guébriant se rendit donc à la capitale pour

y défendre la cause des missions du Setchoan. Mgr Favier, évêque de Pékin, lui prêta un utile appui près des autorités françaises et chinoises, et des promesses d'apaisement et de réparations furent obtenues ; mais l'administration chinoise était lente à se mettre en mouvement et l'affaire traînait en longueur. Le P. de Guébriant profita de ce retard pour faire un voyage à Shanghai.

Là il trouvait le P. Robert, qui depuis dix ans était en charge de la Procure des Missions-Étrangères. Les deux futurs missionnaires s'étaient connus aspirants au Séminaire de la rue du Bac. En Chine, ils avaient échangé une correspondance qui, ne traitant d'abord que de commissions à effectuer par la Procure et à expédier au Setchoan, aborda peu à peu des questions plus élevées touchant les missions d'Extrême-Orient, et, comme les deux correspondants se trouvèrent en pleine concordance de vues, il en résulta une sorte d'intimité, une confiance réciproque, que l'avenir devait rendre de plus en plus parfaite. Le P. de Guébriant employa ce séjour de Shanghai à l'étude de l'anglais ; puis les deux amis firent ensemble un voyage au Japon, où ils apprirent à connaître et à apprécier des missions qui ne sont pas les moins intéressantes parmi celles que dirige la Société des Missions-Étrangères. A ce voyage se rattache un petit incident dont

ils gardèrent l'amusant souvenir. Arrivés dans l'île de Yeso, ils eurent l'idée, pour abréger le trajet de retour, de s'embarquer à Otaru pour gagner Vladivostok. Dans ce but ils durent demander au Consul russe de Hakodate un passeport, qui ne leur fut accordé qu'après qu'ils eurent



Une chrétienté du Kientchang.

juré de vive voix et par écrit qu'ils n'appartenaient pas à la Compagnie de Jésus. Et le passeport ne leur servit de rien, car ils ne trouvèrent à Otaru aucun bateau en partance pour la Sibérie.

Pendant ce temps, des instructions avaient été adressées de Pékin au vice-roi du Setchoan et le calme était rétabli momentanément dans la province. Le P. de Guébriant avait à peine regagné Suifu qu'éclatait l'insurrection des Boxeurs. Après l'entrée des troupes européennes et le retour de l'Impératrice dans la capitale, de longs pourparlers s'engagèrent avec les autorités chinoises. La Mission de Pékin avait subi des pertes considérables et Mgr Favier jugea opportun de se rendre en Europe afin d'exposer, à Rome et à Paris, la situation dans toute sa lamentable réalité. Il demanda le P. de Guébriant pour l'accompagner à titre de secrétaire, et celui-ci reçut un télégramme urgent du P. Robert l'invitant à se rendre au plus vite à Shanghai pour s'y embarquer sur le premier paquebot en partance. En Novembre 1900, il voguait vers la France.

Les affaires de Chine ayant été traitées successivement à Rome au point de vue spirituel, à Paris au point de vue politique, l'évêque de Pékin et son secrétaire de circonstance reprirent le chemin de l'Extrême-Orient, et vers le milieu de l'année 1901, le P. de Guébriant,



Un Boulevard à Chengtu

de retour à Suifu, reprit aussitôt l'administration de son district de Yatcheou et l'exercice de ses fonctions de provicaire. En 1902 et 1903, il est chargé par son évêque de rédiger le compte-rendu annuel que chaque mission doit envoyer au Sémi-



En France en 1901

le *North China Herald*.

Au mois de Mai 1903, les premières Franciscaines de Marie arrivent à Suifu et y fondent des œuvres d'enseignement et de bienfaisance qui prendront un rapide développement.

Ainsi le zèle du provicaire lui inspire les initiatives les plus avantageuses au progrès de la religion et de la civilisation en cette province du fond de la Chine. Le succès répond à ses efforts, et cependant il semble ne se supporter que malaisément dans une ville de 100.000 habitants : il regrette son sauvage Kientchang et aspire à quitter Suifu pour retourner dans la brousse, en dépit des difficultés et des privations qui l'y attendent.

Suifu est situé sur le fleuve Bleu, à l'embouchure de la rivière *Min*. A l'ouest de cette rivière, au nord de la ville, s'étend une région qui n'a pas encore été évangélisée. Au commencement de 1904, le P. de Guébriant obtient d'aller la défricher. Il s'installe à Wangtatsui, à 12 lieues de Suifu, et commence aussitôt à rayonner dans le district

naire de Paris; il y signale une plus grande activité des protestants et, de la part des autorités chinoises, toujours la même opposition déguisée à l'apostolat missionnaire.

Il écrit cependant au vice-roi pour lui offrir les services de la mission en vue de la création d'écoles; il fait appel à l'intervention du P. Robert afin d'obtenir pour Suifu des religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie; il exige et obtient rétractation pure et simple d'un article calomnieux publié dans un journal de Shanghai,

environnant. Dès la première année de ce ministère, il recueille 158 baptêmes; l'année suivante il arrive à 200. Un jour, dans un village écarté, il célébrait la messe à minuit afin de partir au point du jour vers une autre station; il en était arrivé à l'évangile, lorsque soudain retentit un cri « Voilà les brigands »; aussitôt quelques chrétiens saisissent le prêtre à l'autel et l'entraînent de force hors du village : c'est là seulement qu'ils lui permettent de quitter les ornements sacrés. Il échappa ainsi aux bandits.

Des aventures de ce genre lui faisaient aimer le pays qu'il évangélisait et la vie dangereuse qui était la sienne. Il était donc très attaché déjà à ce district lorsque, après moins de trois ans, son évêque lui demanda de l'abandonner, mais c'était pour retourner au Kientchang, ce qui atténua grandement l'épreuve d'une nouvelle séparation.

Depuis qu'il l'avait quittée en 1898, la mission du Kientchang n'avait pas été négligée : sous la direction du P. Castanet, les missionnaires y avaient travaillé et, au prix de nombreuses difficultés, y avaient obtenu quelques succès. L'arrivée du P. de Guébriant donna un nouvel élan à l'activité apostolique : dès la première année, on put enregistrer le baptême de 200 catéchumènes.



Evêché de Suifu



Vue de Ningyuanfu

Au mois de Mai 1907 arrivaient à Ningyuanfu deux Français : le Capitaine d'Ollone et le sous-officier de Boyve, qui chargés d'une mission d'études chez les aborigènes de l'Ouest chinois, désiraient pénétrer chez les Lolos et demandaient le concours du P. de Guébriant pour cette exploration. Le consentement du missionnaire fut obtenu facilement et, du 12 au 30 Mai, des Européens traversèrent pour la première fois, au prix de difficultés et de fatigues inouïes, le massif des « Montagnes Noires », forteresse inattaquable des sauvages Lolos. Pour le P. de Guébriant cette pénible expédition était moins un voyage d'exploration qu'une occasion d'entrer en communication avec ces aborigènes jusque là rebelles à toutes relations extérieures, même avec la Chine, dont la suzeraineté se bornait à la perception d'un tribut souvent refusé. Contre toute attente, l'accueil des Lolos fut pacifique, presque bienveillant. Le zélé missionnaire conçut dès lors des espérances de conversion parmi ces sauvages si redoutés et il terminait le rapport adressé à son évêque par les paroles suivantes :

« Je souhaite que Votre Grandeur s'intéresse à l'avenir religieux de ce peuple : tout ce que je puis faire, c'est de vous offrir mon dévouement personnel. »

Malgré la difficulté d'apprendre une langue nouvelle à mon âge, j'essaierais volontiers d'ouvrir les voies à l'évangélisation des Lolos ».

Cette offre de l'intrépide missionnaire ne put alors être prise en considération et il dut, non sans jeter parfois un regard d'envie vers les montagnes interdites, continuer à consacrer son activité à la population chinoise.

Il entreprend, avec le P. Sirgue comme compagnon, une tournée de six semaines dans tout le Kientchang. Un jour, pendant ce voyage, ayant à franchir, entre Pikulu et Yentsin, un col de 4.000 mètres d'altitude, ils furent surpris par une tourmente de neige, paralysés par le terrible mal des montagnes; et c'est à demi-morts qu'ils arrivèrent dans un hameau de Lolos, où ils reçurent une réconfortante hospitalité.

Le calme est revenu dans la Mission; la population n'est plus hostile, les Lolos eux-mêmes esquissent un rapprochement. La situation s'améliore donc : un événement important va accentuer cette orientation favorable.

Au mois de Septembre 1910, on apprenait à Ningyuanfu que le Kientchang était détaché du Vicariat du Setchoan Méridional pour former une mission autonome et que le P. de Guébriant était nommé Vicaire apostolique et évêque d'Eurée. Sauf par l'intéressé, cette nomination fut accueillie



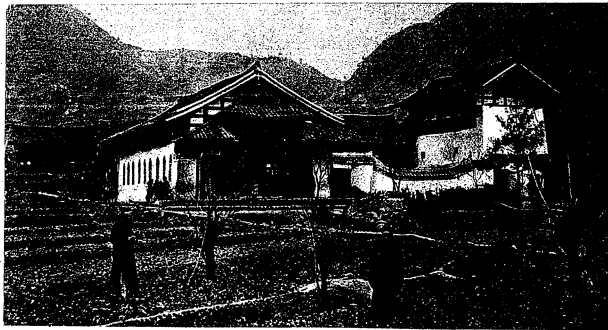
Le clergé du Kientchang en 1913

lie avec une grande joie dans la nouvelle mission et excita un nouvel élan dans le labeur apostolique. Les missionnaires et les prêtres indigènes travaillant alors dans le Kientchang furent laissés libres d'opter pour la mission de Suifu, à laquelle ils appartenaient jusque là : tous firent de grand cœur le sacrifice de tous les avantages matériels et, pour les prêtres chinois, de leur patrie même, pour se vouer aux districts perdus du pauvre Kientchang. C'était un acte de dévouement admirable, qui toucha profondément le cœur du nouvel évêque. Celui-ci reçut la consécration épiscopale à Suifu, le 20 Novembre 1910, des mains de Mgr Chouvellon, Vicaire apostolique de Chungking.

Le Père de Guébriant est donc devenu Mgr de Guébriant : il est évêque, mais combien pauvre est son diocèse. Pour évangéliser une population de 8 millions d'habitants, parmi lesquels 4.000 seulement sont chrétiens, il a comme collaborateurs 8 missionnaires et 3 prêtres chinois ; comme églises, de misérables cabanes; pour presbytères, de véritables huttes; pas de séminaire, pas d'évêché, presque pas d'écoles; tout est à créer : le provisoire n'a que trop duré. En face de cette pénurie, l'évêque comprend qu'il faut intéresser les âmes généreuses aux œuvres de sa mission et, dans ce but, il se décide à un voyage en Europe. Laissant



Un prêtre chinois et sa famille



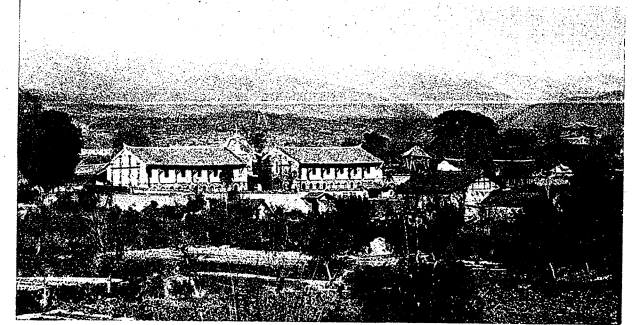
Un presbytère du Kientchang.

le gouvernement du Vicariat au P. Castanet, son provicaire, il part, mais avec l'intention de revenir le plus tôt possible. Son absence, en effet, sera de moins d'une année. A Paris et à Rome, il traite

des affaires de sa mission; il confère avec les Supérieurs de plusieurs Congrégations religieuses pour obtenir des fondations au Kientchang; il recueille des secours pour ses œuvres; puis, ayant atteint — au moins partiellement, — le but de son voyage, il reprend le chemin de la Chine. En passant au Tonkin, il assiste, à Hanoi, le 12 Novembre 1911, à la consécration épiscopale de Mgr Bigolet, Coadjuteur de Mgr Gendreau, à laquelle étaient réunis 13 évêques de l'Indochine. Deux jours après, un télégramme venu de Yunnanfu lui annonce que le Kientchang est en révolution et que son provicaire, le P. Castanet, a été massacré par les brigands.

Que s'était-il donc passé? La proclamation de la république à Pékin avait eu son contre-coup dans les provinces. Au Kientchang, une société secrète qui se décorait du nom de « Société du Soleil » (*Taiyang-houi*), avait réuni ses adeptes et, au cri de « Vivent les Mandchous ! Mort aux Européens ! » les avait lancés à l'attaque de Ningyuanfu, la principale préfecture de la région. La ville n'avait qu'une faible garnison, incapable de résistance; mais les missionnaires catholiques, aidés de deux pasteurs de la Mission Baptiste, organisèrent la défense : deux assauts des brigands furent repoussés et leur troupe

fut taillée en pièces dans une courageuse sortie des assiégés; faits prisonniers les chefs de la révolte furent amenés en ville et exécutés. Ningyuanfu était sauvé du pillage, de l'incendie et du mas-

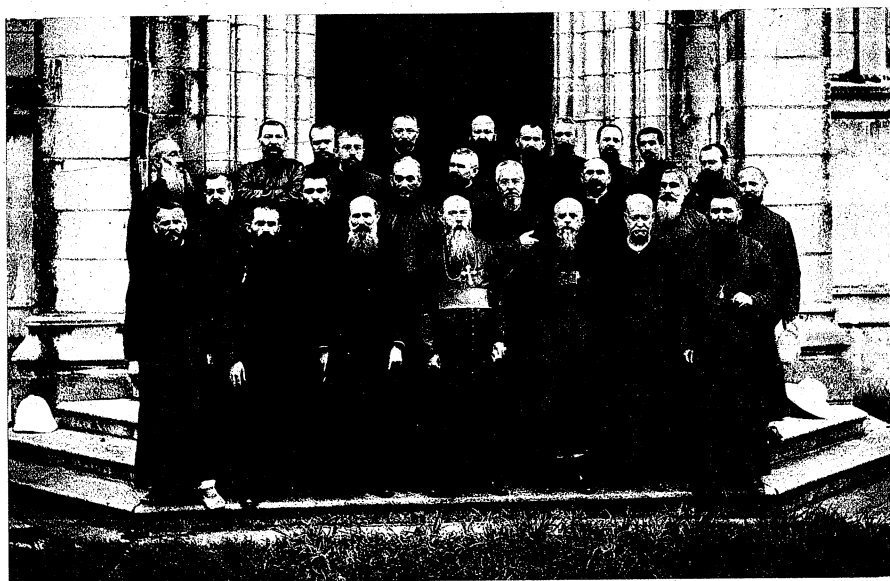


Le Séminaire de Ningyuanfu

sacre; mais la campagne demeurait livrée aux violences des rebelles, et le P. Castanet, alors en tournée dans le sud, près de la frontière du Yunnan, était massacré le 4 Novembre 1911 avec deux jeunes chrétiens.

A l'annonce de ces tristes nouvelles, Mgr de Guébriant se hâte de rentrer dans sa mission en péril, il brûle les étapes et, le 22 Décembre, il arrive à Ningyuanfu, où il apprend le détail des pertes subies par le vicariat : outre la mort du provicaire, trois chrétientés ont été entièrement saccagées, une centaine de familles pillées, plus de 20 chrétiens massacrés. L'évêque aussitôt intervient auprès des autorités : il obtient la punition des coupables et une réparation pour la mission. Des funérailles solennelles furent faites aux restes du P. Castanet en présence du Consul de France au Setchoan et de plusieurs mandarins.

Ces événements furent suivis d'une période de calme relatif, dont le Vicaire apostolique profita pour restaurer et développer les œuvres de la Mission. Il fonde à Ningyuanfu un séminaire qui débute avec 14 élèves; il relève les ruines des postes détruits, ranime le courage des fidèles ébranlés par la persécution, excite le zèle des missionnaires et des catéchistes, et, malgré les troubles récents, le compte rendu

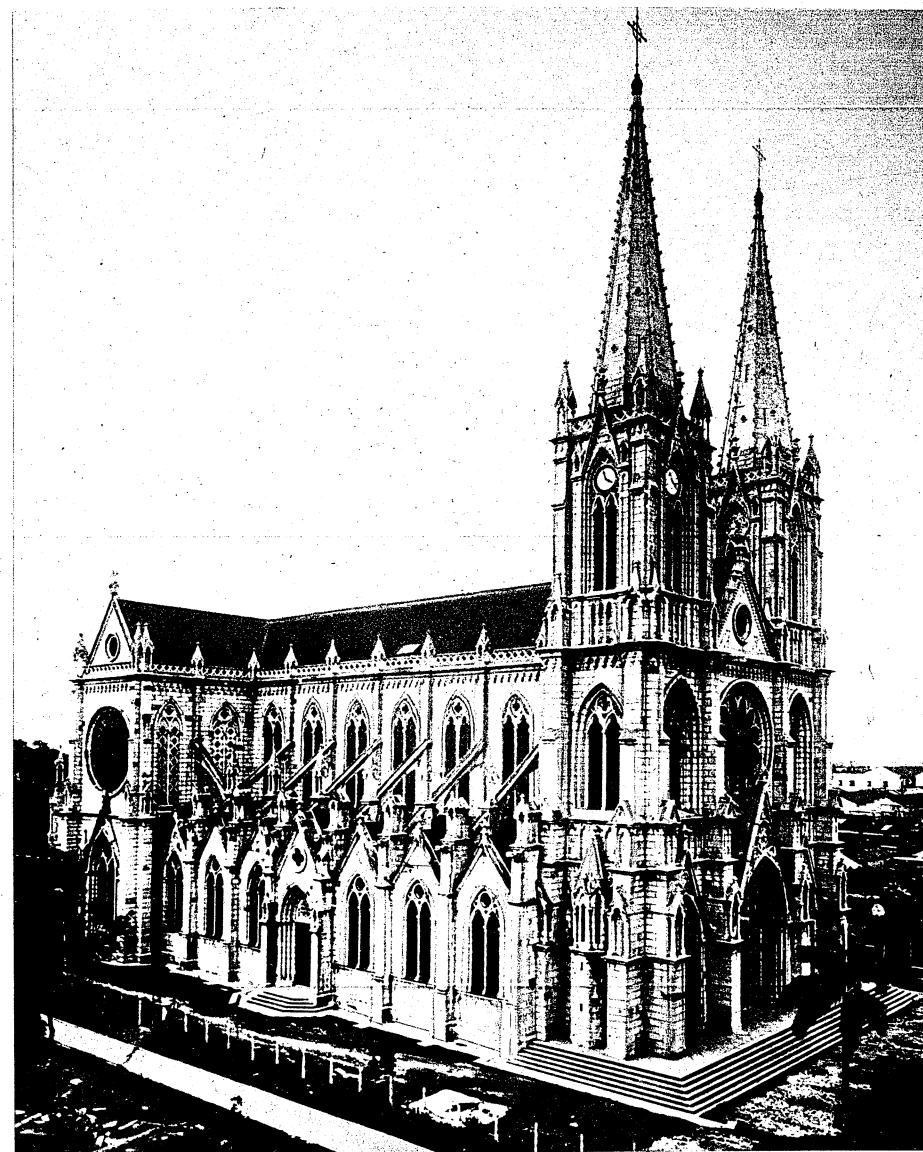


L'Évêque de Canton et ses Missionnaires (1917).

annuel du vicariat pour 1912-1913 annonce 4.350 chrétiens, 350 baptêmes d'adultes et 1.900 baptêmes d'enfants de païens.

C'est en cette même année 1913 que le gouvernement français, reconnaissant les services rendus par le vaillant évêque, le nomma Chevalier de la Légion d'Honneur.

Cependant les travaux de la petite phalange apostolique sont couronnés de succès. En 1914, ils ont obtenu 700 baptêmes d'adultes, le séminaire à 35 élèves; l'évêque a eu la joie d'ordonner un sous-diacre cédé par la mission de Suifu : des Franciscaines Missionnaires de Marie sont attendues à Ningyuanfu. Tout permet donc d'espérer une ère de progrès, lorsqu'éclate la grande guerre en Europe. Huit missionnaires du Kientchang sont mobilisés, quatre seulement restent dans la mission. La situation est douloureuse. Heureusement, après six mois



La Cathédrale de Canton

de vaine attente à Chengtu, Hankeou ou Pékin, les mobilisés sont rendus à leur ministère, et le travail apostolique reprend son activité.

L'évêque voit se développer toutes les œuvres : il compte maintenant 77 écoles avec 1.800 élèves; il ordonne le premier prêtre indigène, Damien Tchen; il inaugure un nouvel évêché qui sera non seulement sa résidence personnelle, mais qui pourra, lors des retraites annuelles, recevoir tous les prêtres du vicariat.

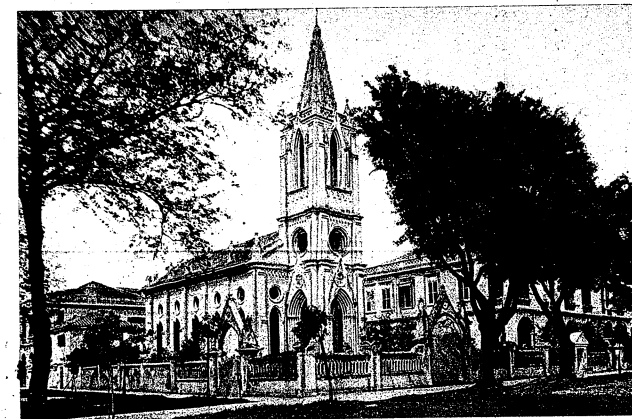
Et c'est au milieu de ces perspectives encourageantes qu'éclate soudain, imprévue, stupéfiante, l'annonce du transfert de Mgr de Guébriant du vicariat apostolique du Kientchang à celui de Canton. Le Saint-Siège a-t-il estimé qu'un tel évêque serait mieux à sa place et rendrait plus de services dans la grande métropole de la Chine méridionale que dans cette région perdue au fond des montagnes ? Il n'y a pas à en douter. Quoiqu'il en soit, grande fut la désolation au Kientchang et l'évêque lui-même éprouva un serrement de cœur en quittant une mission d'autant plus aimée qu'elle avait été pour lui féconde en épreuves et en sacrifices. Il pouvait se rendre le témoignage qu'il avait fait de bon travail : il avait créé une mission et l'avait munie de tous les organes nécessaires à son existence et à ses développements. Au début de son épiscopat, le Kientchang comptait 4.000 chrétiens, il lui en laissait 6.500 ; le nombre de missionnaires avait passé de 8 à 13, celui des séminaristes de 6 à 40, et le chiffre des baptêmes de païens durant cette année 1916 s'était élevé à 860. L'évêque, en partant, pouvait emporter l'assurance que son souvenir demeurerait et que son nom resterait, pour ainsi dire, inséparable de celui du Kientchang.

Le 8 Janvier 1917, Mgr de Guébriant faisait ses adieux à Ningyuanfu et arrivait à Canton le 12 Février suivant : il y fut l'objet d'une réception grandiose et chaleureuse. La mission dont il allait assumer le gouvernement embrassait toute la province du Kouantong, sauf la partie orientale qui, depuis 1913, formait le vicariat de Swatow. Sa population totale était de 15 millions d'habitants, parmi lesquels

35.000 chrétiens étaient dispersés en de nombreux petits groupements. Comme collaborateurs il trouvait 42 missionnaires français et 15 prêtres chinois; le séminaire comptait 50 élèves. Ces chiffres étaient encourageants, mais l'évêque ne pouvait se retenir de murmurer : « *Quid haec inter tantos ?* ».

Une épreuve pénible pour lui fut de ne pouvoir, comme il l'aurait désiré, entrer en relations directes avec son peuple, car le dialecte de Canton diffère notablement de la langue mandarine qu'il avait apprise au Setchoan; il put, à l'occasion, s'entretenir avec quelques mandarins ou fonctionnaires venus du Nord, mais il dut renoncer à s'adresser à la population locale et même aux chrétiens, soit du haut de la chaire, soit dans des conversations particulières. Il y suppléa par des lettres pastorales et des circulaires qui portèrent dans toutes les chrétientés les prescriptions et les encouragements du zélé Pasteur.

Une circonstance qui, au contraire, lui fut très agréable, c'est qu'il retrouvait à Hongkong le P. Robert, depuis 1903 procureur général de la Société des Missions-Étrangères. Quelques heures de chemin de fer seulement séparent Canton de Hongkong et la distance fut souvent franchie, soit dans un sens, soit dans l'autre.



Eglise de la Concession étrangère à Canton

Son installation terminée, l'évêque de Canton entreprit la visite de son immense vicariat; il y consacra de longs mois, et, dans le compte rendu qu'il fit de cette première tournée pastorale, exprima l'admiration qu'il ressentait pour

les travaux de ses prédécesseurs, Mgr Guillemain, Mgr Chausse, Mgr Mérel, — ce dernier démissionnaire en 1914 et retiré en Malaisie, — et pour l'effort persévérant des missionnaires pour étendre le royaume de Dieu en un milieu particulièrement difficile; car, si les Méridionaux de la Chine ont toujours été renommés pour leur activité, leur habileté commerciale, on connaît aussi leur caractère turbulent, inconstant. C'est de Canton qu'avait été donné en 1911 le signal de la révolution qui devait chasser la dynastie des Tsin et la remplacer par un gouvernement républicain. Ces conditions n'étaient pas de nature à faciliter l'évangélisation et l'évêque s'en rendit compte aisément, non sans concevoir des inquiétudes pour l'avenir. Il constata aussi combien insuffisant était son personnel missionnaire pour un territoire si étendu et si peuplé, et il envisagea les moyens de diviser ce territoire en plusieurs missions, ce qui aurait pour chacune d'elles le double avantage de diminuer la superficie et d'augmenter le nombre des ouvriers apostoliques. Ses projets furent approuvés à Rome et, après les délais nécessaires, le vicariat de Canton fut partagé entre quatre missions : à l'ouest, Pakhoi devint le centre d'une nouvelle circonscription ecclésiastique d'environ 70.000 km² de superficie, 4.500.000 habitants, 10.500 chrétiens, 15 missionnaires et 3 prêtres indigènes, qui demeura confiée à la Société des Missions-Étrangères; au nord-ouest, le vicariat de Shingchow fut donné aux Salésiens de Dom Bosco; au sud, les Missionnaires américains de Maryknoll furent chargés de la nouvelle mission de Kongmoon. Le vicariat de Canton se trouva ainsi réduit à une superficie de 35.000 km², une population de plus de 5 millions d'habitants, dont 15 à 20.000 chrétiens; il gardait 23 missionnaires et 15 prêtres indigènes. Mgr de Guébriant continuait de résider dans la grande métropole du sud, avec sa cathédrale, — la plus belle de l'Extrême-Orient, — et ses œuvres prospères : le Collège du Sacré-Cœur, dirigé par les Petits-Frères de

Marie, qui compte 350 élèves; les Petites-Sœurs des Pauvres avec leurs vieillards, les Sœurs Canadiennes de l'Immaculée-Conception, avec leurs orphelinats, leurs écoles, leur crèche, leur communauté de vierges catéchistes, et, à Sheklung, cette léproserie, modèle d'organisation pratique, sinon de confort moderne, fournissant à ses 700 lépreux tout le bien-être matériel et moral compatible avec leur maladie, leurs habitudes et leur mentalité.

Mgr de Guébriant clôtura sa première année à Canton par un pèlerinage diocésain au tombeau de Saint François-Xavier, dans l'île de Sancian, où se rendirent en même temps, le 3 Décembre, de nombreux catholiques de Hongkong et de Macao.

Cependant la guerre civile causait de graves désordres dans la province du Kouangtong. Ces désordres procuraient à plusieurs missionnaires l'occasion de jouer un rôle bienfaisant : à la demande des populations, des autorités, parfois même des belligérants, ils eurent à négocier la paix, à faire fléchir les exigences des vainqueurs, à adoucir le sort des vaincus, ce qui tourne tout à l'honneur de la Mission catholique; mais cet avantage est payé par le pillage ou la destruction d'églises, de résidences, d'écoles. Profitant de ces troubles, les pirates multiplient leurs incursions dans la province, pillant les biens, enlevant les personnes pour en obtenir d'exorbitantes rançons. De là les dangers que rencontraient les missionnaires et les prêtres chinois dans la visite de leurs chrétientés.

Malgré les discordes civiles, la piraterie, le manque de ressources et l'insuffisance du personnel, grâce à la forte impulsion donnée par l'évêque, grâce aussi aux exemples de zèle et de travail acharné qu'il donnait à tous, la Mission continuait à se développer.

Mgr de Guébriant eut la joie de revoir son cher Kientchang : le 10 Novembre 1918, à Ningyuanfu même, il conférait la consécration épiscopale à Mgr Bourgain, son successeur à la tête du Vicariat; il

était assisté par Mgr de Gorostarzu, Vicaire apostolique du Yunnan, et par le P. Gire, de la Mission de Suifu. La fête se déroula dans une atmosphère de cordialité et d'édification. Il est permis de penser que le consécrateur ne fut pas le moins ému. Au cours d'une réunion dans l'après-midi, il eut un geste touchant : en remerciant d'un cadeau offert par les chrétiens, il détacha sa croix pectorale, don de Pie X au premier Vicaire apostolique du Kientchang et, l'offrant en souvenir à la Mission, il la plaça sur la poitrine du nouvel évêque; un frisson d'émotion passa alors sur toute l'assemblée.

Au milieu de ces travaux et de ces épreuves, on apprit à Canton que, par un décret du 22 Juillet 1919, la S. C. de la Propagande faisait savoir qu'elle chargeait un Visiteur apostolique de parcourir les Vicariats de la Chine et des régions avoisinantes, afin de mettre le Saint-Siège au courant de l'état actuel de ces missions et tout ce qui pourrait y favoriser la prospérité de l'Eglise, et que, pour l'exécution de cette grande tâche, la S. Congrégation a désigné Mgr de Guébriant, Vicaire apostolique de Canton. Ce choix fut accueilli avec joie par tous ceux qui connaissaient les brillantes qualités du prélat. Une longue expérience des missions de Chine le rendait particulièrement compétent pour la bonne exécution de la haute charge qui lui était confiée.

Mgr de Guébriant a rendu compte, dans des rapports adressés à Rome, de la manière dont il s'acquitta de cette honorable mais fatigante mission. Ces rapports n'ont pas été rendus publics, mais il n'est pas téméraire de penser qu'ils traitèrent de la formation et de la multiplication du clergé indigène, de la création de missions entièrement chinoises, évêque compris, de la division des vicariats trop étendus; on sait, d'ailleurs, que la création en 1922 d'une Délégation apostolique à Pékin fut une des conséquences de cette visite. Dans une lettre du 31 Mai 1920, S. Em. le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande,

félicitait le Visiteur de la manière vraiment apostolique dont il avait rempli sa mission :

« Je veux, lui écrivait-il, vous exprimer le sentiment de reconnaissance que la S. C. de la Propagande éprouve pour la visite apostolique que vous avez si heureusement accomplie. Votre profonde et vaste connaissance des lieux et des personnes, votre zèle ardent, la prudence apportée dans la solution paternelle de questions délicates, le discernement employé à proposer la solution pratique de problèmes variés, ont été si grands, si importants, que cette visite apostolique a marqué pour la Chine le commencement d'une nouvelle période de travail plus uni et plus fécond... Très nombreux sont les vicaires apostoliques de congrégations religieuses et de nationalités différentes qui ont rendu témoignage à l'esprit d'équité et de charité avec lequel vous avez écouté, réconforté et encouragé... Cette lettre n'est pas pour vous une récompense adéquate, mais qu'elle vous soit un réconfort et un encouragement à continuer de mettre au service de la Sainte Eglise vos énergies dans tous les autres ministères que le bien des âmes pourrait de nouveau demander ».



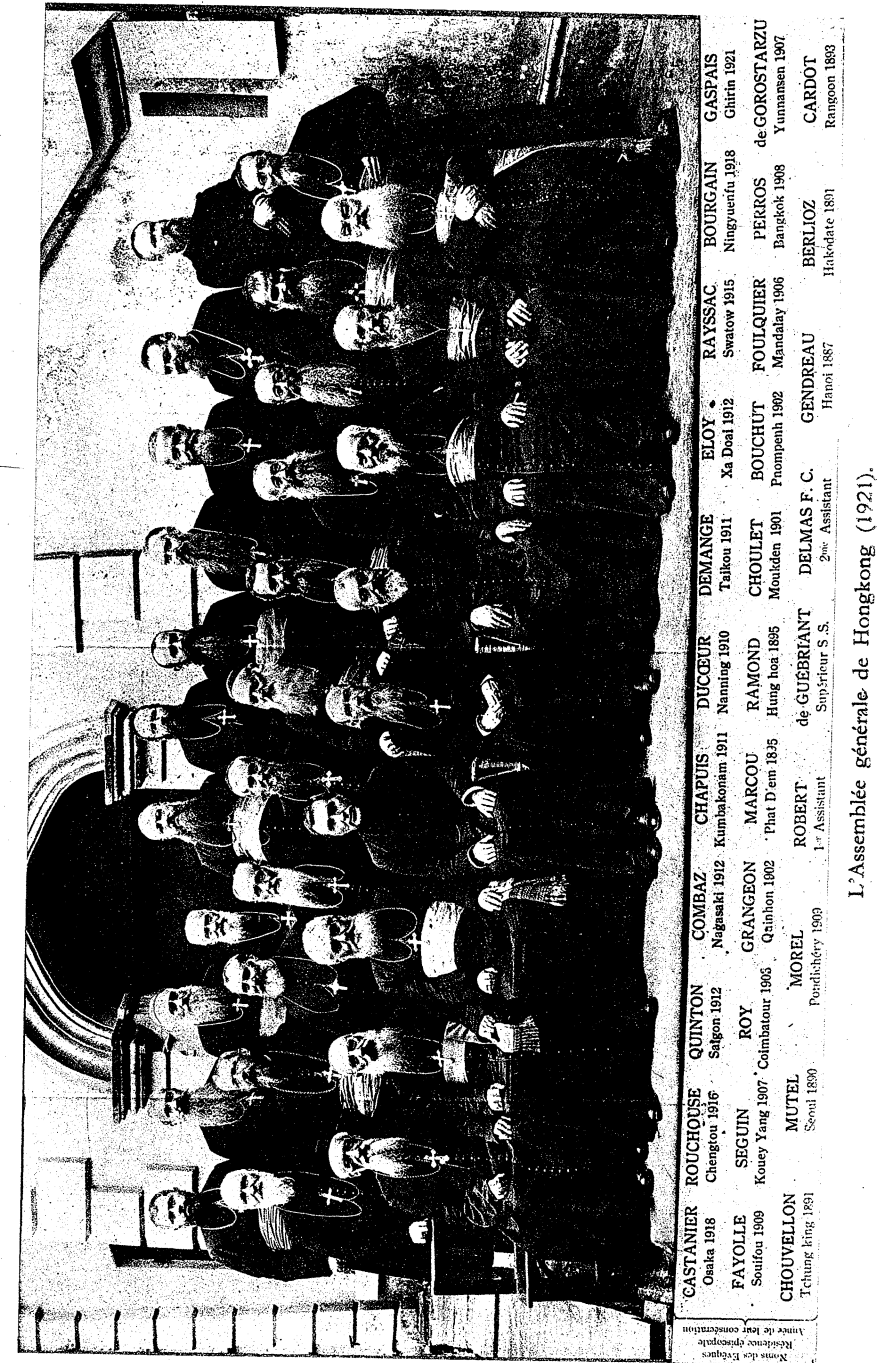
La Commission de Rome (1920)

Aucun témoignage ne pouvait être plus autorisé ni plus flatteur que celui-là. Ce n'est pas à Canton qu'il le reçut, mais à Rome même, et, selon la parole du Cardinal, il allait avoir à exercer d'autres ministères que ceux auxquels il s'était dévoué jusqu'alors.

Le Règlement de la Société des Missions-Étrangères, qui, sauf quelques légères modifications, datait de 1700, devait être réformé et adapté au nouveau Code de Droit Canonique promulgué en 1918. Une Commission se réunit donc à Rome en Mai 1920 pour élaborer un projet de Règlement, qui serait soumis à l'Assemblée générale convoquée pour l'année suivante. Cette Commission était composée de 8 évêques, représentant chacun un groupe de missions, et du Supérieur du Séminaire de Paris. Mgr de Guébriant, qui représentait les missions de la Chine méridionale, fut élu Président. Le P. Robert, Procureur général, et le P. Launay, le savant archiviste et historien de la Société, furent adjoints à titre consultatif aux délégués des missions. Le fruit des délibérations de la Conférence fut un Projet de Règlement, qui, immédiatement imprimé, fut adressé à tous les membres de la Société, lesquels, avec leurs observations, devaient, avant le 1^{er} Février 1921, envoyer leurs votes pour l'élection du Supérieur et de ses deux Assistants.

Les travaux de la Commission étant terminés, Mgr de Guébriant, pour regagner Canton, prit la voie de l'Amérique. Au Canada, il s'arrêta dans plusieurs villes, et partout il reçut le plus bienveillant accueil. A Outremont, il présida, chez les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, qui avaient une maison à Canton, la cérémonie de prise d'habit d'une Chinoise, Cécile Tsan. Dans la touchante allocution qu'il adressa à la nouvelle religieuse, il rappela un souvenir personnel :

« Demain, 7 Octobre, il y aura 35 ans que je quittais ma famille et ma patrie pour habiter la Chine, et, malgré les privations et les difficultés de



L'Assemblée générale de Hongkong (1921).

mille sortes que j'ai dû subir, je n'ai pas, dans mon pauvre cœur, assez d'actions de grâces pour remercier Dieu, qui m'a appelé à lui et voué à ses œuvres ! ».

De retour à Canton, Mgr de Guébriant se disposa à prendre part à l'Assemblée générale convoquée à Hongkong. Elle s'ouvrit le 9 Février 1921 et clôtura ses travaux le 22 Mars. Sur les 35 évêques de la Société, 5 ne purent prendre part à la réunion et la mission du Laos n'avait pas alors de Vicaire apostolique. L'Assemblée se composa donc de 29 évêques, du P. Delmas, Supérieur du Séminaire de Paris, et du P. Robert, Procureur général. Mgr Marcou, du Tonkin Maritime (Phatdiem), fut élu Président, Mgr Bouchut, du Cambodge, Vice-Président, Mgr Demange, de Taikou (Corée), Secrétaire. Après six semaines de délibérations fut rédigé un Règlement, soumis à l'approbation de la S. C. de la Propagande. A la fin des travaux de l'Assemblée, le 21 Mars, eut lieu le dépouillement des votes pour l'élection du Supérieur et de ses deux Assistants. Les élus furent : Mgr de Guébriant, Supérieur; le P. Robert, premier Assistant; le P. Delmas, deuxième Assistant.

Les élections terminées, le résultat en fut aussitôt transmis à Rome : la réponse fut que le Saint-Père agréait la nomination de Mgr de Guébriant comme Supérieur de la Société, mais qu'il devait, avant de rentrer en Europe, procéder à la Visite apostolique de la Sibérie, comme, deux ans auparavant, il avait fait celle des Missions de Chine.

Le nouveau Supérieur de la Société des Missions-Étrangères ne put donc se rendre aussitôt à Paris : le P. Delmas, son Assistant, fut chargé d'effectuer, dans l'administration et le personnel du séminaire, les modifications proposées par l'Assemblée générale. Monseigneur partit pour le nord et visita tous les districts où il lui fut possible de pénétrer : Vladivostok, Khabarovsk, etc...; mais les autorités soviétiques ne lui permirent pas d'aller plus loin que Tchita : il dut donc borner là sa tournée de Visiteur. Au rapport qu'il adressa à Rome sur

cette mission qui lui avait été confiée et qu'il n'avait pu accomplir qu'incomplètement, le Cardinal Préfet de la Propagande répondait :

« Une fois de plus vous avez rendu un grand service à l'Église Catholique. La S. Congrégation de la Propagande vous exprime sa reconnaissance pour la contribution efficace que votre travail apportera à la solution du grave problème de l'évangélisation de la Sibérie.... Que le Seigneur vous assiste dans les nouvelles fonctions que vous allez assumer de Supérieur du Séminaire et de la Société des Missions-Étrangères de Paris ! Sous votre direction éclairée, je suis certain que l'esprit apostolique, tout de zèle et de sacrifice, fleurira encore davantage dans cette pépinière choisie d'Apôtres et d'Ouvriers, de telle sorte que l'Institut très méritant que vous êtes appelé à gouverner continue à rendre à l'Église des services signalés ».

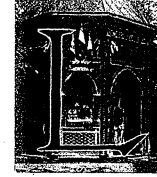
Honoré d'un tel témoignage et de si précieux encouragements, l'infatigable missionnaire du Kientchang et du Kouangtong pouvait sans crainte aborder les nouvelles fonctions auxquelles l'appelaient les desseins de la Providence et la confiance des évêques et des prêtres de sa Congrégation.





Le Séminaire de la Rue du Bac.

LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL



LE 9 Octobre 1921, à 10 heures et demie du matin, Mgr de Guébriant arrivait au Séminaire de la rue du Bac. Les aspirants, qui l'attendaient impatiemment, l'eussent volontiers accueilli, à la manière chinoise, à grand bruit d'acclamations et de pétards : ils durent se borner à s'incliner sous sa bénédiction, car, malgré l'heure tardive et la fatigue d'une nuit de voyage, il voulait célébrer la sainte messe, et à l'autel de la Sainte Vierge, où, 36 ans plus tôt, il l'avait célébrée pour la première fois. Au repas de midi, il n'y eut pas de toasts, — ils ne sont pas d'usage dans la Société, — mais, du haut de la chaire, le lecteur, en un latin cicéronien, traduisit les sentiments de vénération, de fierté et de joie avec lesquels le Séminaire, centre de la Société, accueillait comme Supérieur le vaillant missionnaire, le Vicaire apostolique du Kientchang et de Canton, le Visiteur de la Chine et de la Sibérie, l'Élu de l'Assemblée générale de Hongkong.

Le soir, à la lecture spirituelle, Monseigneur laissa s'épancher, devant un auditoire sous le charme, l'émotion dont son âme était remplie :

— « *Malgré la fatigue, dit-il, je ne puis résister aux désirs les plus intimes de mon cœur, et c'est avec mon cœur uniquement que je vous parlerai ce soir. Il y a aujourd'hui, jour pour jour, 36 ans que je m'embarquais à Marseille pour la Mission du Setchoan et, en quittant la France, je ressentis en mon âme comme un arrachement à tout ce qui m'était cher ; je revoyais à ce moment mes parents, mes amis, Paris, la Bretagne, Issy, la rue du Bac, en un mot, tout ce qui me tenait au cœur et dont il fallait se séparer. Je vécus alors quelques instants d'une indicible angoisse et j'eus presque une défaillance. La pensée*

de la chère Mission de Chine qui m'attendait me réconforta... Ce déchirement, cet arrachement, je viens de l'éprouver une fois de plus en quittant la Chine. En contemplant une dernière fois les paysages d'Extrême-Orient, en disant un suprême adieu à mes chrétiens, à ces Chinois que j'avais tant aimés, en m'asseyant pour un dernier repas à la table de mes confrères et collaborateurs dans l'apostolat, j'éprouvais exactement le même sentiment douloureux que lors de mon départ pour la Chine : je sentais un vide immense se faire dans mon cœur.... Puis ce furent Hongkong, Saigon, Singapore, Pinang, qui passèrent une dernière fois devant mes yeux, et c'était fini !....

» Alors ma pensée se reporta vers vous, vers le poste où m'appelait la confiance de mes confrères, et je m'abandonnai en toute simplicité aux mains de Dieu. Votre chaleureux accueil me fait du bien, et souvent, aussi souvent que me le permettront les devoirs de ma charge, je viendrai vous voir, vous parler, travailler encore par vous pour nos chères Missions en leur préparant de véritables apôtres... Soyez fiers de votre vocation : c'est la plus noble qui soit ; soyez fiers de la Société des Missions-Etrangères où vous entrez : pour ma part, je l'aime davantage à mesure que je la connais mieux et que je pénètre plus intimement son esprit, tout de simplicité et de générosité, de charité et d'ardeur conquérante ».

Ce premier entretien du Supérieur général résumait le programme qu'il s'était fixé dans l'exercice de la nouvelle charge qui lui incombait : travailler pour les missions, leur préparer des ouvriers à l'âme vraiment apostolique.

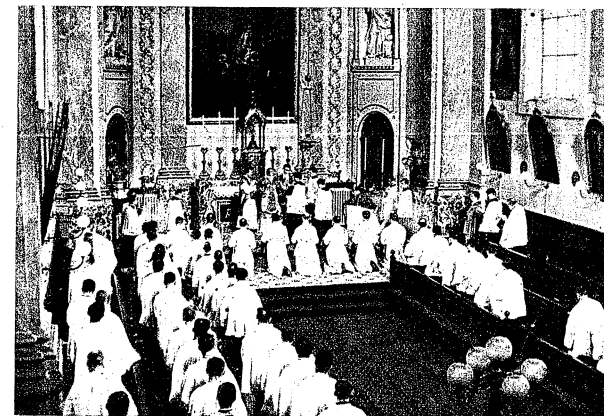
Il peut sembler, à première vue que, pour Mgr de Guébriant, c'était entrer dans un stade complètement différent de celui de son apostolat en Chine et, après une période essentiellement active, embrasser une vie des plus sédentaires. Il n'en est rien : l'activité du Supérieur fut aussi « itinérante », sinon plus, qu'elle l'avait été au fond du Setchoan.

Travailler pour les Missions, c'était d'abord les faire connaître

aux catholiques français, qui n'en ont généralement qu'une idée assez vague et quelque peu romantique ; c'était réfuter bien des vues inexactes sur l'apostolat et les visées, d'ordre avant tout surnaturel, des missionnaires.

Travailler pour les Missions, c'était rappeler aux oublieux l'existence de la vieille Société uniquement missionnaire, essentiellement française, simplement ecclésiastique, qui, depuis près de trois siècles, répand en Extrême-Orient la doctrine évangélique avec le sang de ses Martyrs et les sueurs de ses apôtres. C'était apprendre aux mal informés que le premier but de cette Société est de fonder des églises autonomes et, pour y arriver, de former un clergé indigène auquel les missionnaires français céderaient la place dès que le Saint-Siège le jugerait à propos ; or, conformément à cet article primordial de son Règlement, la Société compte dans ses 38 missions plus de 1.500 prêtres chinois, annamites, indiens, coréens, japonais, auxquels elle est disposée à céder ses établissements et à se retirer pour aller travailler ailleurs.

Pour répandre ces connaissances trop ignorées, c'est une campagne presque ininterrompue de conférences, discours, sermons, qu'entreprit et poursuivit durant quatorze années le Supérieur général des Missions-Etrangères, ne laissant échapper aucune occasion de plaider la cause des Missions et de leur attirer des sympathies, des prières et des secours. Il n'est guère de diocèses en France qui n'aient bénéficié de

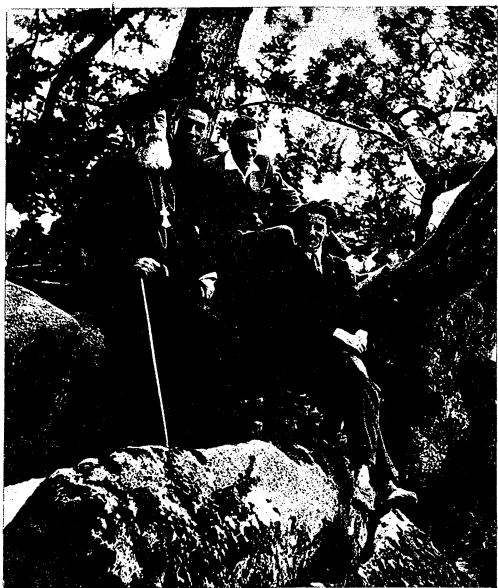


Une ordination au Séminaire.

sa parole tout apostolique, qu'il porta même jusqu'en Belgique et en Suisse.

Mais les auditoires que recherchait surtout Mgr de Guébriant, ceux devant lesquels il laissait déborder de son cœur son amour des âmes et son zèle infatigable, c'était ceux des grands et des petits séminaires, car là non seulement il était assuré d'émouvoir de jeunes âmes désireuses de travailler pour Dieu, mais il espérait que l'Esprit « qui souffle où il veut » susciterait parmi elles quelques vocations à l'apostolat, et dans la Société dont il était le chef.

Le recrutement pour le Séminaire des Missions-Étrangères fut toujours, et cela se comprend, une des graves préoccupations du Supérieur général. Depuis les néfastes lois sectaires des premières années du siècle, le nombre des entrées à la rue du Bac avait subi une diminution considérable ; la guerre avait ajourné les vocations et



Dans le parc de Kernevez.

vidé le Séminaire : 103 aspirants répondirent à l'appel de la mobilisation, parmi lesquels 23 tombèrent au champ d'honneur, et plusieurs autres, par suite de graves blessures reçues ou de maladies contractées pendant la campagne, ne purent reprendre leurs études ecclésiastiques. A la rentrée de 1919, on ne comptait que 75 aspirants : 41 à Paris, 34 à Bièvres. Quatre ans plus tard, ce chiffre était doublé et depuis lors il n'a plus diminué ; mais il est à souhaiter qu'il progresse

de nouveau, car la mort fait des coupes sombres dans les rangs des missionnaires en activité de service, épuisés par l'âge et par les fatigues de l'apostolat.

Mgr de Guébriant, tout en travaillant à augmenter le nombre des aspirants, s'appliquait surtout à leur



Au milieu d'un groupe d'aspirants bretons.

faire comprendre la grandeur de leur vocation et leur devoir d'y répondre généreusement. A Paris, toujours une fois, souvent deux fois par semaine, il leur faisait lui-même la « lecture spirituelle », leur expliquait en détail le Règlement de la Société et les exhortait à la pratique des vertus qui font les bons missionnaires : l'obéissance, l'abnégation, l'esprit de sacrifice, le zèle pour le salut des âmes. Une fois la semaine il se rendait à Bièvres pour porter aux aspirants du Séminaire de philosophie les mêmes enseignements et les mêmes encouragements. Ce voyage, en hiver surtout, était plutôt pénible. Monseigneur partait de Paris vers le milieu de l'après-midi, prenait le train à la gare Denfert-Rochereau, changeait à Massy-Palaiseau et, arrivé à Bièvres à la tombée du jour, devait gravir la montée de Bel-Air, au sommet de laquelle s'élève, au milieu d'un grand parc, le Séminaire de l'Immaculée-Conception. Aussitôt arrivé, il appelait successivement dans sa chambre quelques aspirants, surtout les derniers arrivés, pour s'assurer de leur adaptation à l'esprit de la maison, puis il faisait la « lecture spirituelle » à tous les élèves réunis. Le lendemain matin, il célébrait la messe de communauté et repartait aussitôt pour Paris, où, à 9 heures, il avait repris son travail ordinaire.

Ce voyage de Bièvres, à jour et heures fixés, fut marqué plus d'une

fois par quelque incident où se révélaient quelques traits de son caractère. Un jour de pluie, au changement de train à Massy-Palaiseau, un aspirant qui l'accompagnait, le voyant s'engager sans hésiter dans une immense flaque d'eau pour gagner un compartiment, lui dit : « Mais, Monseigneur, le compartiment voisin est vide, vous pourriez.... » — « Je choisis toujours un compartiment protégé par une flaque d'eau », fut la réponse. — « Pourquoi, Monseigneur ? » — « Mais parce que personne n'y monte ».

Un autre jour, encore sous la pluie et à la même station de Massy-Palaiseau, les voyageurs sont informés qu'un accident empêche la circulation sur la voie de Bièvres. Suivant le mouvement général, Monseigneur sort de la gare et, reconnu par un groupe d'ouvriers, est invité par eux à prendre une « consommation » dans un café voisin en attendant de pouvoir continuer le voyage. Il refuse, mais il paie lui-même celles de ses compagnons, qui le remercient avec acclamations. Et il était là, attendant patiemment, lorsqu'un brave homme, informé de ce contretemps, vint lui proposer de le conduire dans sa modeste carriole jusqu'au Séminaire de Bièvres, ce qu'il accepta avec reconnaissance.

Monseigneur recevait des Missions de la Société une copieuse correspondance ; c'est à lui que s'adressaient aussi les demandes d'admission au Séminaire. Chaque jour apportait donc à son bureau un volumineux courrier : lettres, journaux, revues ; et, après une absence de quelques jours, c'est par piles que s'amoncelaient les plis qui avaient attendu son retour. Il apportait à y répondre une exactitude ponctuelle, immédiate, et savait en quelques lignes claires et précises, d'une écriture toujours posée, donner la solution ou les renseignements demandés.

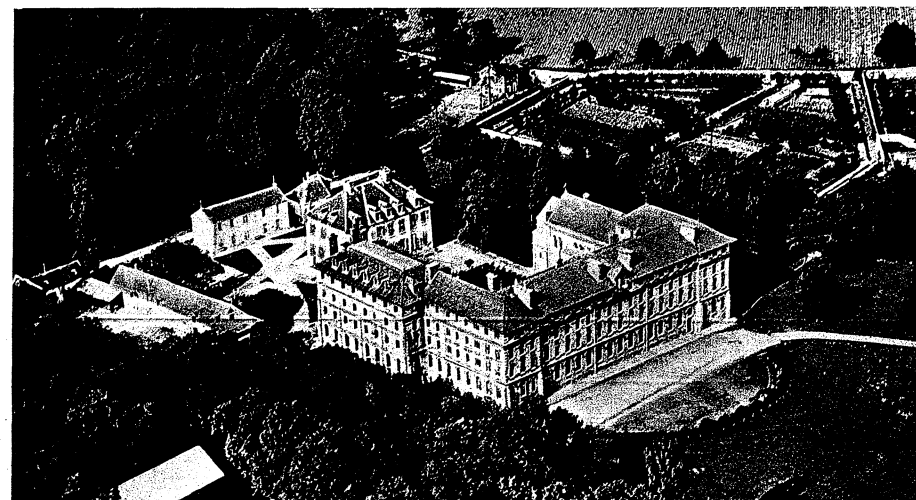
Les détails qui précèdent donnent une idée assez exacte du travail qui remplissait les journées du Supérieur général de la Société des

Missions-Étrangères : voyages dans l'intérêt de sa Congrégation, recrutement et formation des futurs missionnaires, correspondance active avec les Missions, à quoi il faut ajouter les visites reçues ou rendues par devoir d'état ou relations de famille. Cette tâche laborieuse et absorbante ne trouvait de répit que dans le mois de vacances qu'il prenait en été au château de Kernevez, à Saint-Pol-de-Léon, au milieu de sa famille, entouré de prévenances affectueuses, et dans cette Bretagne dont il était heureux et fier d'être le fils.

Sans insister donc davantage sur ce qui constituait, pour ainsi dire, la trame de ses jours ordinaires, nous devons mentionner certaines dates, quelques faits ou événements qui émergent au-dessus des autres et jalonnent les quatorze années de supérieurat de Mgr de Guébriant.

Élu Supérieur général à Hongkong le 21 Mars 1921, il ne put, nous l'avons dit, à cause de la Visite apostolique en Sibérie, arriver à Paris et prendre possession de sa charge que le 9 Octobre suivant.

La veille de Noël de cette même année arrivait au Séminaire



Le Séminaire de Bièvres.

l'heureuse nouvelle que S. S. le Pape Benoît XV élevait Mgr de Guébriant à la dignité d'Archevêque titulaire de Marcianopolis et d'Assistant au Trône Pontifical. S. Em. le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande, en notifiant cette faveur à l'élu, lui écrivait :

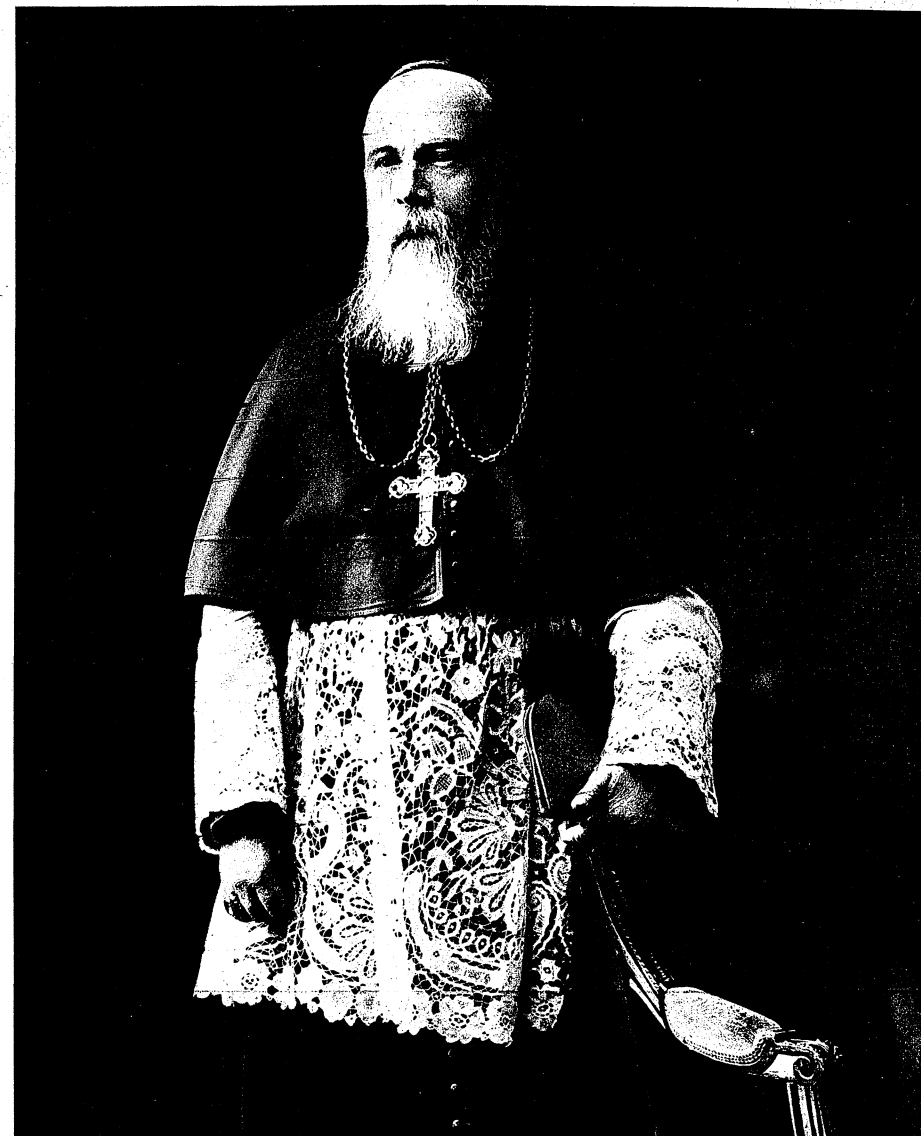
« Je me réjouis sincèrement de cette marque d'estime que le Saint-Père a voulu vous donner, à vous qui avez si bien mérité des Missions de l'Extrême-Orient ; elle honore en vous le Missionnaire infatigable, le Vicaire Apostolique, en même temps que le Visiteur Apostolique de la Chine et de la Sibérie. Que le Seigneur vous conserve longtemps, bénisse les efforts que vous consacrerez désormais au Séminaire de la Société des Missions-Etrangères et daigne perpétuer dans cette maison l'esprit de ses fondateurs ! ».

Le 1^{er} Novembre 1921, Mgr de Guébriant créait les « Échos de la Rue du Bac », petite feuille qui, éditée au Séminaire, va deux fois par mois porter aux missionnaires alors en France les nouvelles intéressant la Société.

Le 6 Janvier suivant, en la solennité de l'Épiphanie, il célèbre pour la première fois les offices pontificaux dans la chapelle de la rue du Bac : il le fera souvent dans la suite, et toujours avec une dignité et une piété qui édifient vivement les aspirants.

Le même jour il adressait pour la première fois à tous les membres de la Société une lettre circulaire, leur portant, avec ses vœux, ses remarques sur l'année écoulée et ses encouragements pour celle qui commence. Et chaque année, ce même jour, il donnera à ses fils dispersés en Extrême-Orient, cette preuve de sa paternelle affection, de son amour pour la Société dont il est le chef et de son désir de la voir toujours répondre fidèlement à la mission qu'elle a reçue de Dieu et de l'Église.

Quelques jours après, le 17, la mort du P. Delmas, deuxième Assistant du Supérieur, creusait un grand vide dans l'Administration du Séminaire. Après l'Assemblée de Hongkong, Mgr de Guébriant



L'Archevêque de Marcianopolis.

étant retenu en Extrême-Orient par la Visite apostolique en Sibérie et le P. Robert, premier Assistant, ne pouvant quitter son poste à la Procure générale, c'est le P. Delmas qui avait dû pourvoir à la nouvelle organisation décrétée par l'Assemblée : il le fit avec tact et prudence. Directeur du Séminaire depuis 1896, Supérieur à Bièvres en 1907, puis à Paris en 1913, sa longue expérience eût été d'un grand secours au Supérieur général, qui ressentit vivement cette perte. Le P. Louis Boulanger fut choisi pour succéder au P. Delmas dans les fonctions de deuxième Assistant. Le P. Robert devait, d'ailleurs, rentrer en France trois mois plus tard et prendre sa charge de premier Assistant.

Le Secrétaire de l'œuvre de la Chapelle de la Reconnaissance, dans un rapport du 6 Avril 1922, parlant du château de Dormans, généreusement offert par son propriétaire, disait :

« Nous cherchions un locataire qui voulût bien en faire sa demeure, en acceptant toutes les charges d'entretien et d'impôts. Ce locataire, nous l'avons trouvé, et nous venons de signer hier avec lui un bail renouvelable de 25 ans, ce qui est bien proportionné à son âge, car il a 271 ans ! Je vais vous dire son nom ; il n'en est pas de plus français et de plus apostolique : c'est la Société des Missions-Etrangères, dont je salue ici l'éminent Supérieur, Mgr de Guébriant ».

A ces paroles, Mgr Tissier, évêque de Châlons, ajoutait :

« Vous nous aiderez à acquitter notre dette de reconnaissance à Dieu et à nos soldats, vénéré Mgr de Guébriant, avec vos intrépides missionnaires, que je suis particulièrement heureux de saluer ici aujourd'hui comme les hôtes prochains de Dormans et les aumôniers de la Chapelle nationale ».

Depuis lors deux membres de la Société résident à Dormans et assurent la garde et le service de la chapelle.

Au mois de Septembre 1922, l'Empereur d'Annam, en témoignage d'estime et de sympathie, fait remettre à Mgr de Guébriant, les



A Dormans.

insignes de Commandeur de l'Ordre du Dragon d'Annam, et au P. Robert ceux d'Officier du même Ordre.

En 1924, la « Société Commerciale de Paris », décerne à Mgr de Guébriant le *Prix Radius*. Le rapport conclut ainsi : « Après une belle vie d'apostolat qu'il a consacrée au développement de l'influence française en Extrême-Orient, Mgr de Guébriant réside maintenant à Paris, ce qui permet à notre Société de remettre aujourd'hui en ses propres mains le brevet du Prix Radius, en même temps que de lui renouveler l'expression respectueuse de notre admiration pour la grande œuvre morale et patriotique des Missions-Étrangères en Extrême-Orient, œuvre à l'extension de laquelle il a lui-même puissamment contribué par une inlassable ténacité, dont la France doit lui témoigner son entière reconnaissance ».

1925 fut l'année de l'Exposition missionnaire au Vatican. La Société y était représentée par des envois de toutes les Missions. Mgr le Supérieur ne manqua pas de se rendre à Rome à cette occasion ; il eut audience du Saint-Père, du Cardinal Gasparri, du Cardinal Préfet de la Propagande, et ce dernier, en le quittant, lui disait : « Merci, merci et encore merci pour les services immenses que votre Société rend à l'Église ».

Un événement important et glorieux pour les Missions-Étrangères marqua cette année 1925. Le dimanche 5 Juillet avait lieu, dans la Basilique Vaticane, la béatification de nos Martyrs de Corée : Mgr Imbert, les PP. Maubant et Chastan, le prêtre André Kim et 75 chrétiens Coréens, mis à mort pour la foi en 1839 et 1846. Le lendemain de la cérémonie le Pape Pie XI, recevant en audience les membres présents à Rome de la Société des Missions-Étrangères, daigna embrasser Mgr de Guébriant et dit qu'il embrassait en sa personne toute la Société dont il est le Supérieur.

Au commencement de 1926, Monseigneur inaugurait à Bourg-la-Reine le « Foyer des Étudiants Asiatiques » qui n'a cessé depuis lors de donner asile à une vingtaine de jeunes gens Annamites, Chinois, Japonais, faisant leurs études dans diverses écoles, mais trouvant au Foyer une vraie pension de famille, abri pour leur foi et leur conduite.

Le Comité du « Prix Louis de la Sayette », que préside Mgr Baudrillart, a porté son choix, en cette même année, sur la Société des Missions-Étrangères de Paris. Il a voulu ainsi signaler à l'attention



Pour la Béatification des Martyrs de Corée (1925).

et à la gratitude publiques les séminaires et écoles dirigés par la Société dans les colonies françaises d'Extrême-Orient, et dans lesquels est enseignée la langue française.

Le 26 Octobre 1926, avait lieu à Rome la consécration épiscopale des six premiers évêques chinois. Bien qu'aucun d'eux n'appartînt aux Missions de la Société, Mgr de Guébriant fut spécialement invité par le Pape à cette cérémonie, qu'il avait, pour ainsi dire, préparée par son zèle pour la formation du clergé indigène et par les rapports qu'il avait adressés à Rome sur la création de vicariats chinois.

Le 21 Avril 1927 mourait à Juan-les-Pins, le P. Adrien Launay, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de la Société et de ses Missions. Cette perte fut vivement ressentie par Mgr le Supérieur, qui appréciait à leur juste valeur les travaux du missionnaire et les services rendus par lui à la Société.

Le 4 Mai suivant, Mgr de Guébriant, assisté de Mgr Marnas, évêque de Clermont, et de Mgr Cuaz, ancien Vicaire apostolique du Laos, conférait la consécration épiscopale à Mgr Chambon, nommé Archevêque de Tôkyô.

Le Japon allait, du reste, attirer bientôt l'attention de façon plus inattendue. On sait que ce sont les missionnaires de la Société, qui, après avoir en 1865 retrouvé à Nagasaki les descendants des anciens chrétiens du 16^e siècle, avaient relevé l'Eglise du Japon des ruines accumulées par deux siècles et demi de persécution. Parmi ces fidèles à la foi héroïque, des vocations sacerdotales se révélèrent, qui furent cultivées avec le plus grand soin. En 1927, le diocèse de Nagasaki avait plus de 30 prêtres japonais. L'évêque, Mgr Combaz, était mort le 18 Août 1926. Mgr de Guébriant estima que le temps était venu de

confier un diocèse au clergé indigène et il demanda lui-même à Rome de donner à un évêque et à des prêtres japonais le département de Nagasaki, avec tous ses souvenirs et ses chrétientés prospères, tandis que ses fils, les prêtres des Missions-Étrangères, se retireraient dans une partie encore peu évangélisée pour y poursuivre la tâche ardue du défrichement. Le Souverain Pontife, félicitant les missionnaires de leur désintéressement, acquiesça au désir de leur Supérieur et voulut sacrer lui-même le premier évêque japonais. La cérémonie eut lieu le dimanche 30 Octobre à Saint-Pierre du Vatican, et Mgr de Guébriant était là, assistant l'auguste Consécrateur et goûtant en son âme l'austère joie du sacrifice consenti par lui et par ses fils.

Depuis son arrivée à Paris comme Supérieur général, Mgr de Guébriant avait assumé la direction de l'Œuvre des Partants, fondée au Séminaire en 1886 pour fournir aux jeunes missionnaires leur trousseau et payer leur voyage. En 1927, il la transmit au P. Robert, qui l'a conservée jusqu'à ce jour.

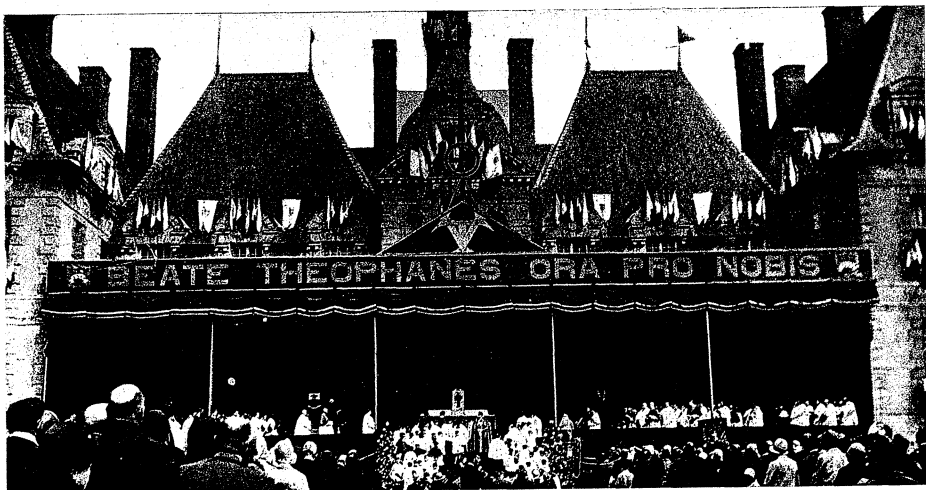
C'est aussi son premier Assistant qu'il chargea de faire à sa place de Novembre 1928 à Mai 1929, la visite des Missions dont la Société a la charge dans l'Inde méridionale.



Le Sacre de Mgr Chambon (1927).
Mgr Marnas, Mgr Cuaz,
Mgr Bruley des Varannes.
Mgr Chambon, Mgr de Guébriant,

Le 27 janvier, Mgr le Supérieur général conférait, dans l'église Saint-Joseph de Tourcoing, la consécration épiscopale à l'un de ses anciens missionnaires de Canton, le P. Deswazière, qui, après un long ministère de dévouement à la léproserie de Sheklung, avait été nommé évêque de Maximiana et Vicaire apostolique de Pakhoi. Le prélat consécrateur était assisté de Mgr Lecomte, évêque d'Amiens, et de Mgr Liénard, évêque de Lille. Plusieurs autres évêques assistaient à la cérémonie, qui fut vraiment grandiose. Son état de santé ne permit pas au nouvel évêque de se charger d'une mission, mais toujours désireux de travailler dans la Société des Missions-Étrangères, après un repos nécessaire, il accepta de prendre la direction de la Maison de Nazareth, à Honkong, à laquelle est annexée la grande imprimerie de la Société.

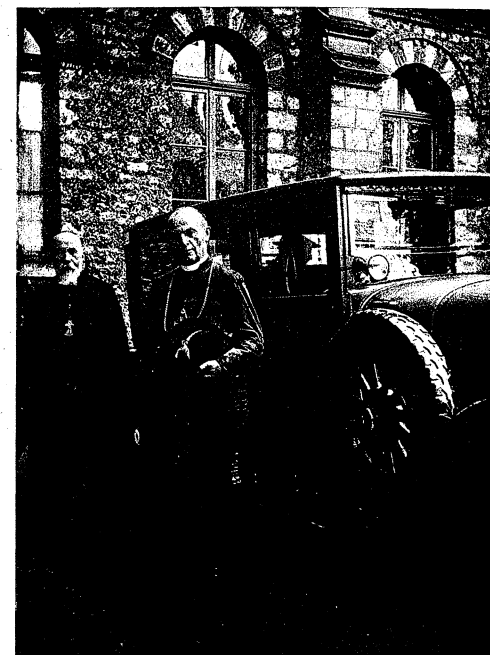
L'année 1929 amenait le centième anniversaire de la naissance du Bienheureux Théophane Vénard, le sympathique Martyr. Au mois d'Août, des cérémonies avaient été organisées par Mgr l'Évêque de Poitiers à Saint-Loup-sur-Thouet (Deux-Sèvres), village natal du



Le Centenaire du Bienheureux Théophane Vénard, à Saint-Loup-sur-Thouet (1929).

Bienheureux. Mgr de Guébriant y avait célébré la messe et, à une foule de 8.000 personnes qui se pressait dans la cour du château, avait montré dans le jeune Martyr un modèle de foi, de labeur et de générosité. Dans l'après-midi, S. Em. le Cardinal Charost avait prononcé un remarquable panégyrique du Bienheureux. Mgr le Supérieur voulut que Paris eût aussi sa solennité : elle eut lieu le 21 Novembre, date de la naissance du Martyr, dans l'église Saint-François-Xavier. La communauté de Bièvres vint se joindre à celle de la rue du Bac. Tous les collèges catholiques de Paris envoyèrent des groupes compacts d'élèves, de nombreux novices lazaristes et spiritains assistèrent aux offices, et c'est devant cet intéressant auditoire que Mgr Demange, le matin, et le P. Dieux, de l'Oratoire, le soir, tirèrent de la vie du Bienheureux des encouragements à la vie apostolique et à l'esprit de sacrifice, dont il a donné de si beaux exemples. La messe pontificale fut célébrée par Mgr de Durfort, évêque de Poitiers ; les vêpres furent présidées par Mgr Marnas, évêque de Clermont. La Société avait bien fêté celui qui fut une de ses gloires les plus pures.

Dans le même temps arrivaient à Hanoi deux prêtres de Saint-Sulpice qui venaient y préparer la fondation d'un séminaire régional



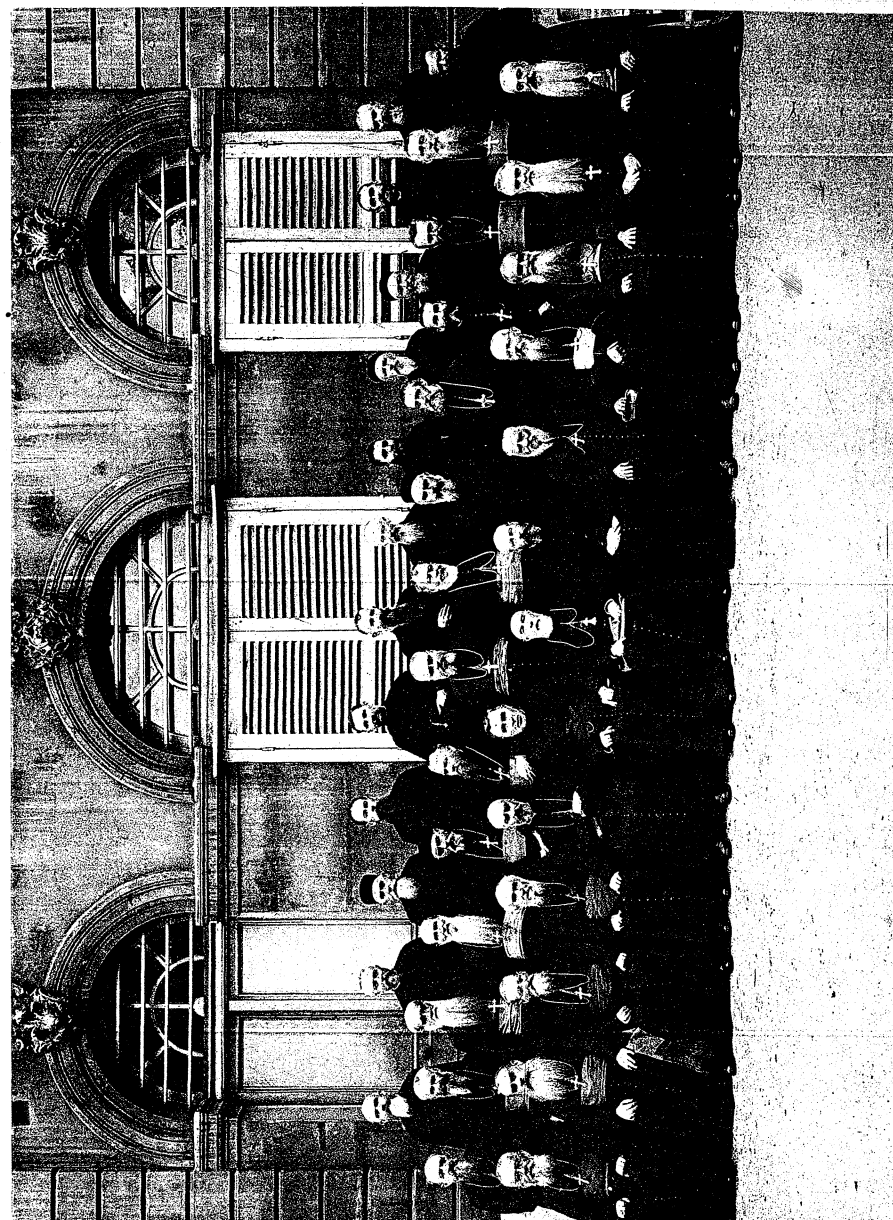
Son Éminence le Cardinal Verdier
et Mgr de Guébriant.

pour la formation du clergé tonkinois. Cette fondation répondait à l'un des plus chers désirs de Mgr de Guébriant, qui avait vu avec joie ses propositions acceptées par S. Em. le Cardinal Verdier, Supérieur de Saint-Sulpice. L'œuvre fut menée à bonne fin : le Séminaire sulpicien de Hanoi, inauguré solennellement le 5 Juin 1933 par le Délégué Apostolique en Indochine, compte actuellement 40 élèves.

Le 4 Octobre de cette même année, Mgr le Supérieur avait eu la consolation d'assister, à Saint-Pol-de-Léon, aux fêtes jubilaires de son frère M. le Comte de Guébriant et de Mme la Comtesse, née de Durfort, célébrant le 50^e anniversaire de leur mariage. Ces fêtes furent une manifestation de respectueuse sympathie de toute une population pour ses châtelains, généreux bienfaiteurs de la région.

Le « Bulletin des Missions », que publient les Bénédictins de Lophem (Belgique), avait affirmé que les 1.100 prêtres indigènes de l'Indochine, à quelques exceptions près, ne savaient pas assez de latin pour dire la Messe, sinon celle de la Sainte-Vierge et celle des Morts. Monseigneur crut devoir relever énergiquement cette assertion fausse et tendancieuse. Il profita même de cette occasion pour adresser aux évêques de France, — qui tous recevaient à titre gracieux le dit « Bulletin », — une circulaire dans laquelle il soulignait les tendances d'une certaine école *missiologique* et le mal qu'elle pouvait faire en répandant dans les séminaires ses publications incontrôlées. La protestation de Monseigneur ne fut pas inutile. Le R. P. Abbé de Saint-André de Lophem vint lui-même exprimer ses regrets pour les graves erreurs du « Bulletin des Missions » et promettre de contrôler à l'avenir cette publication. Et, en effet, le numéro suivant du « Bulletin » rétracta explicitement l'information erronée donnée au sujet des prêtres et de leur formation insuffisante.

Pour se conformer au Règlement de la Société et aux intentions de Rome, Monseigneur, de concert avec le Délégué Apostolique en



L'Assemblée Générale de Paris (1930).

Chine, avait préparé l'érection de missions confiées au clergé indigène. Trois Vicariats de la province du Setchoan furent partagés chacun en deux parties : l'une conservée par les missionnaires français, l'autre transférée au clergé chinois. De chacune des deux Missions de Chengtu et de Chungking fut détaché un vicariat, de celle de Suifu une préfecture apostolique. Le Délégué Apostolique, Mgr Costantini, vint de Pékin et, le 24 Février 1930, à Chungking, conféra la consécration épiscopale aux deux Vicaires Apostoliques des nouvelles Missions de Shunking et de Wanhsien, et l'institution canonique au Préfet apostolique de Yachow. De ce fait, c'étaient 70 prêtres indigènes, 50.000 chrétiens et 12 millions de païens qui, de la juridiction des missionnaires français passaient sous celle du clergé chinois. Une fois de plus la Société des Missions-Étrangères, ayant réalisé la fin de son apostolat, cédait la place aux prêtres qu'elle avait formés et continuait ailleurs son œuvre de défrichement.

Le 6 Juillet 1930, la « Société Nationale d'Encouragement au Bien » décernait à Mgr de Guébriant l'une des trois couronnes civiques attribuées chaque année à l'œuvre qui a le mieux mérité de la France et de la cause de la civilisation. Monseigneur, empêché par un engagement antérieur, ne put assister à la séance, et ce fut le vénéré doyen des Évêques de la Société, Mgr Gendreau, qui fut délégué pour recevoir à sa place le témoignage honorable des services rendus par la Société des Missions-Étrangères.

Un événement plus important devait marquer cette année 1930. Le 15 Juillet s'ouvrait au Séminaire de la rue du Bac la deuxième Assemblée générale des Supérieurs et des Délégués des Missions de la Société. Les délibérations se prolongèrent durant deux semaines : 26 évêques et 12 missionnaires y prirent part. A l'issue des travaux de l'Assemblée, le 1^{er} Août, eurent lieu les élections prévues par le Règlement : Mgr de Guébriant et ses deux Assistants furent réélus



Le Séminaire Général de Pinang.

et confirmés dans leur charge pour dix années. Mgr le Supérieur fut certainement touché de cette preuve de confiance respectueuse que lui manifestait la Société, mais il fut aussi quelque peu effrayé. Ses frères et ses fils le voulaient encore à leur tête pendant 10 ans ! Et il avait 70 ans !... La Providence ne devait exaucer qu'à moitié ce vœu de la grande famille missionnaire.

Le 17 Août, le Séminaire eut l'honneur de recevoir le Cardinal Préfet de la Propagande, Mgr Van Rossum, alors de passage à Paris. Son Eminence visita la chapelle, la Salle des Martyrs, le jardin ; puis, dans un long entretien, manifesta au Supérieur et aux missionnaires réunis autour de lui le plus bienveillant intérêt.

Depuis la fondation de la Société, le Règlement accordait aux aspirants-missionnaires deux mois de vacances d'été, mais, ces vacances, ils les prenaient au Séminaire même ou, plus tard, dans ce qu'on appelait la « maison de campagne » de Meudon, rendez-vous de la promenade hebdomadaire. Durant leur stage à Paris, ils ne retournaient dans leur famille, et pour deux semaines seulement, que lors des adieux avant le départ pour les missions. Le Supérieur général, soucieux de la santé de ses séminaristes, heureux aussi de leur ménager une agréable détente à leurs études, faisant enfin une concession aux tendances modernes, décida que les aspirants se partageraient en deux groupes

qui, à tour de rôle, prendraient chacun un mois de vacances au pays natal; puis, le mouvement lancé, le mois fut doublé dès l'année suivante, et maintenant tous ont deux mois de congé, pendant lesquels le Séminaire demeure tristement vide. Quant aux « partants », ils ont un mois pour les adieux à leur famille.

L'Assemblée générale avait décidé, pour favoriser le recrutement des futurs missionnaires, la fondation d'un petit séminaire où des enfants et jeunes gens, se sentant appelés à la vie apostolique, pourraient faire leurs études secondaires avant d'entrer à la rue du Bac. Une occasion favorable se présenta, qui permit de faire l'acquisition à Beaupréau (Maine-et-Loire) d'une propriété offrant les conditions

requisies pour un établissement de ce genre. Après quelques réparations et les aménagements nécessaires, la maison a été inaugurée le 9 Septembre 1931. On n'y reçoit encore que les élèves des classes de troisième et au-dessus, et ils suivent, jusqu'à nouvel ordre, les cours du Petit-Séminaire diocésain, qui n'est qu'à quelques minutes de distance. La nouvelle institution préparatoire aux Missions a reçu le nom de « Séminaire Théophane Vénard ».

Le Règlement de la Société des Missions-Etrangères (Art. 72) prescrit que « le Supérieur général devra faire la visite des Missions une fois tous les cinq ans, soit

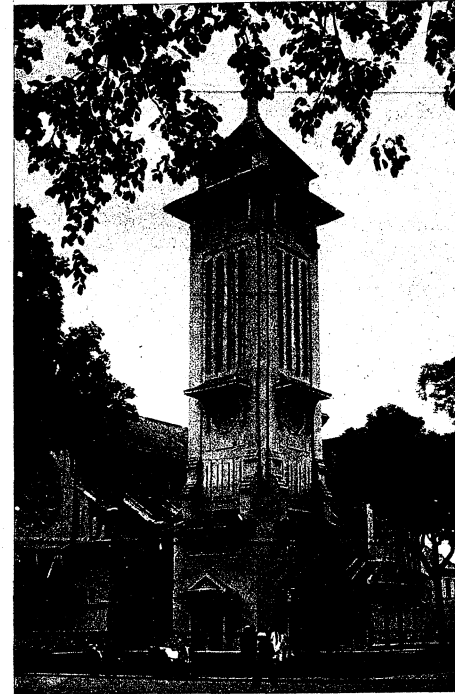


La Cathédrale de Pakhoi.

par lui-même, soit par un des Assistants... ». Mgr de Guébriant n'avait pu, pendant la première période de son supériorat, faire cette visite; il avait chargé le P. Robert de visiter les missions de l'Inde. Réélu par l'Assemblée générale de 1930, il crut de son devoir de remplir cette charge de sa fonction. Le voyage sera long et fatigant; il n'a plus, à 71 ans, la vigueur du temps de ses chevauchées dans les montagnes du Kientchang; n'importe: c'est la volonté de Dieu, pense-t-il, et, si tel était le dessein de la Providence, pourrait-il y avoir pour lui, l'ardent missionnaire, une fin plus enviable que de mourir au fond de la Chine, là où il a vécu 30 années d'un laborieux apostolat, les plus belles de sa vie?... Il part donc: il quitte Paris, le

7 Octobre 1931, 46 ans jour pour jour depuis que, jeune missionnaire, il disait adieu au Séminaire, à sa famille, à sa patrie, les yeux et le cœur tournés vers la Chine, qui allait devenir sa seconde patrie.

L'auguste voyageur a laissé de cette longue pérégrination un récit, qu'il a dédié à ses chers Aspirants-missionnaires sous le titre de « Une Visite aux Evêques et Prêtres de la Société des Missions-Etrangères de Paris ». On trouve dans ce volume tous les détails de cette tournée apostolique de 8 mois. Il suffira donc ici d'en résumer les circonstances plus particulièrement intéressantes et les impressions qu'elles suggèrent au Visiteur.



L'Eglise des Bienheureux Martyrs à Hanoi.



Dans les marches tibétaines.

fut faite lui montra la reconnaissance que le clergé indigène gardait à ceux qui l'avaient formé et lui avaient cédé les fruits de leurs labeurs apostoliques. A Pondichéry, il se retrouve au milieu des siens et, continuant sa route par Salem, Coimbatore, Mysore, il passe en Birmanie, qu'il « quitte à regret et aurait aimé à mieux connaître »; puis, quand il part des Indes, il a « le cœur serré par des adieux dont l'heure est venue trop vite »: sentiment qu'il exprimera plus d'une fois au cours de son voyage.

En Malaisie, il admire la sécurité qu'assure la domination anglaise, mais plus encore les nombreux établissements scolaires catholiques dirigés par les Frères des Écoles chrétiennes et par les Dames de Saint-Maur; il visite avec grand intérêt la vieille cité de Malacca et les belles chrétientés de Singapore, mais sa plus grande joie est de faire



Dans une auberge chinoise.

une ordination au Séminaire de Pinang, qui a donné à nos Missions tant de bons prêtres, parmi lesquels plus de 100 ont confessé leur foi, 49 ont versé leur sang pour elle et 5 ont été déclarés Bienheureux.

Au Siam, le Visiteur retrouve les traces des premiers évêques de la Société : les Pallu, les La Motte-Lambert, les de Bourges, les Laneau; il a la consolation de célébrer la messe dans l'église élevée sur les ruines mêmes de celle qu'ils avaient bâtie à Juthia; il voit à Bangkok des établissements catholiques en pleine prospérité; il monte dans le nord jusqu'à Xiengmai, en plein pays laotien; et, déplorant l'emprise du bouddhisme en ce beau pays, il y pressent quelque chose d'artificiel et de précaire dont la durée n'est plus possible avec l'évolution moderne qui se manifeste partout.

Au Cambodge, après une courte halte aux fameuses ruines d'Angkor, c'est Phnompenh, résidence de l'évêque, avec ses quatre paroisses, ses écoles, son Carmel; puis, dans le sud de la Mission, les œuvres superbes de Culaogieng et des environs, particulièrement celles des Sœurs de la Providence de Portieux, qui laissent une impression de prospérité et de puissance.

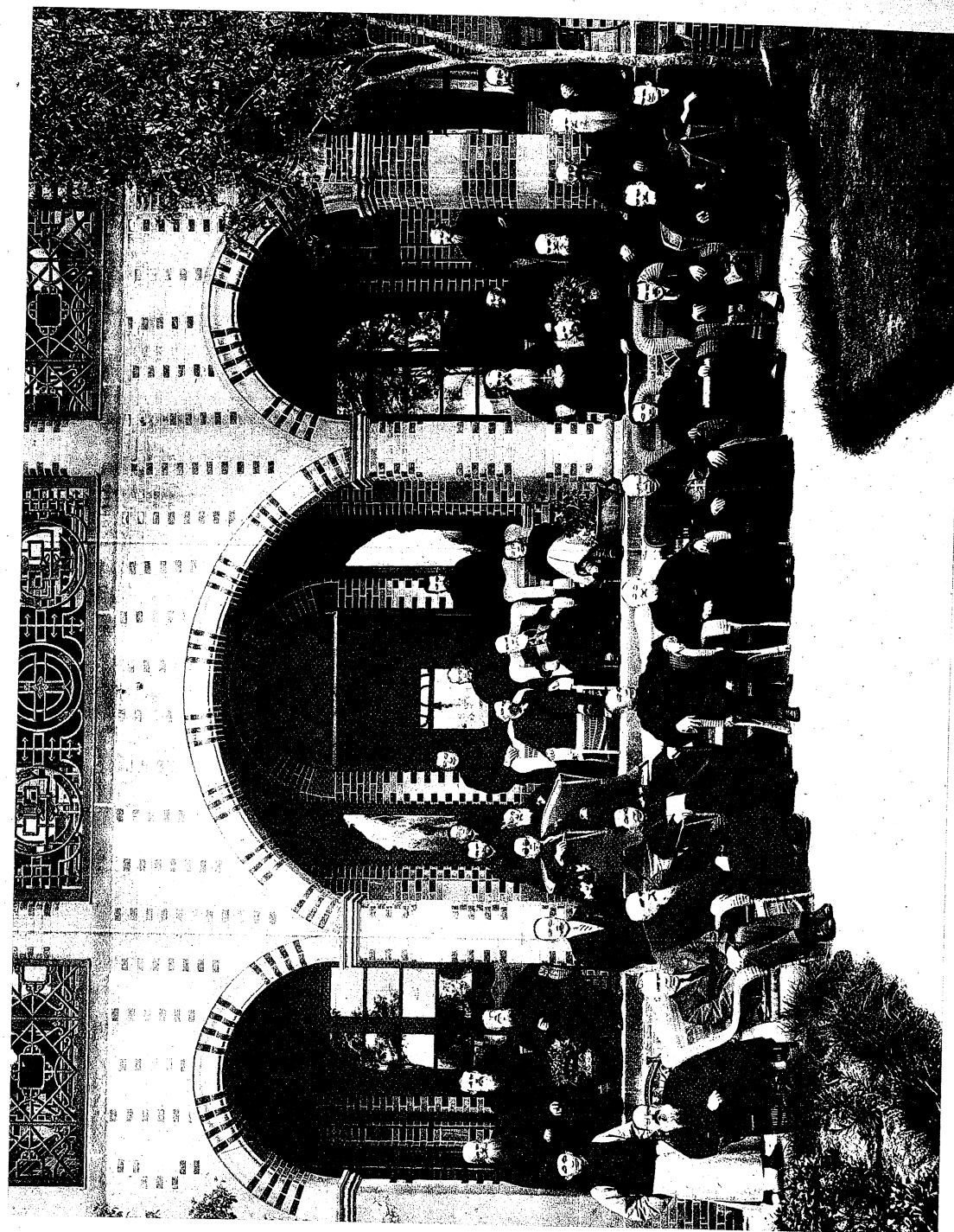
La Cochinchine, l'Annam, le Tonkin, ce sont les plus belles Missions de la Société. Saigon, avec sa cathédrale, sa ceinture de belles églises rurales, son tombeau d'Adran; Quinhon, avec le souvenir de ses innombrables Martyrs.



Dans les montagnes du Kientchang.

Au moment de quitter Quinhon, Monseigneur reçut une triste nouvelle. — « C'était l'heure, écrit-il, où, bien loin de moi par la distance, mais bien près par la pensée, mon frère mourait à Saint-Pol-de-Léon, entouré de tous ceux que nous aimions ensemble. C'est, je l'avoue, l'homme que depuis ma jeunesse j'avais non seulement le plus aimé, mais le plus estimé. Aucune perte ne pouvait me frapper plus droit au cœur ». — Enveloppé de son deuil, il continue son voyage et visite successivement Kontum et ses sauvages, Bahnars et autres, que l'Eglise amène peu à peu à la vraie civilisation; Hué, la ville annamite par excellence, la capitale d'un peuple si sympathique; Phuocson et son monastère cistercien de plus de 100 religieux; Lavang et son célèbre pèlerinage à la Sainte Vierge; Xadoai, résidence de l'évêque de Vinh et chrétienté importante; de là, une excursion au Laos, d'évangélisation difficile à cause du territoire trop étendu, divisé en partie française et partie siamoise; puis Thanh-hoa, qui avec son terrible Chau-Laos, allait devenir bientôt mission autonome; Phatdiem, où un vétéran de l'épiscopat missionnaire se préparait à transmettre le gouvernement de son beau vicariat à un Coadjuteur annamite; dans toutes ces villes, le vénéré Visiteur est accueilli avec un enthousiasme à la fois respectueux et joyeux. Il lui restait encore deux Missions du Tonkin à parcourir, mais l'opportunité d'un bateau en partance pour Pakhoi lui fit ajourner cette visite.

Le 12 Janvier 1932, Mgr de Guébriant s'embarquait à Haiphong et arrivait le lendemain à Pakhoi avec Mgr Pénicaud, venu au devant de lui. Depuis 12 ans, Pakhoi était devenu le centre d'une nouvelle Mission, mais auparavant il faisait partie de celle de Canton, et l'évêque lui-même avait été un des missionnaires du Supérieur, qui se retrouvait donc là comme chez lui. Il constate les développements qu'ont pris le jeune vicariat et la ville épiscopale, devenue le centre d'une



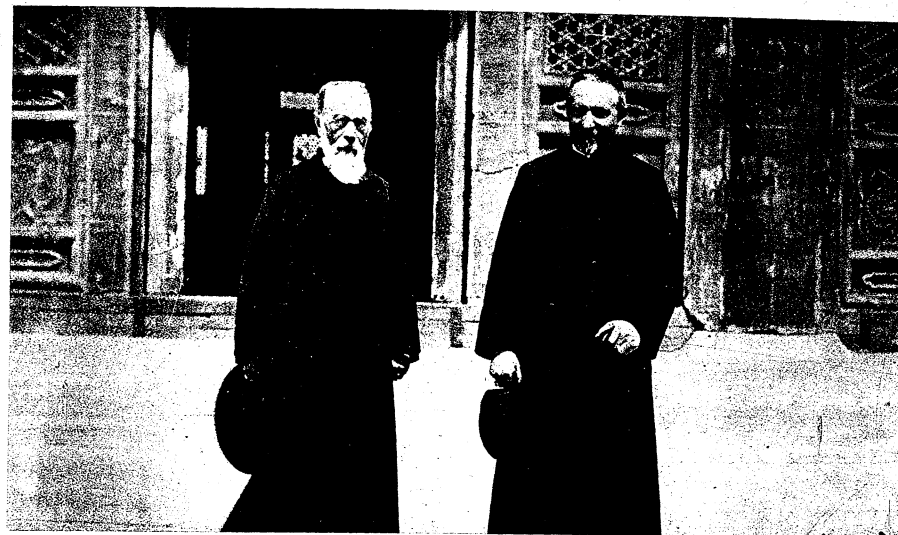
Réception chez le Maréchal-Gouverneur de Chengtu.

mission pleine d'espoir. Une rapide visite à Fort-Bayard, puis le voyageur reprend le bateau et, après 24 heures de mer, débarque à Hongkong.

Hongkong, colonie anglaise depuis 1841, n'est pas une Mission française : elle est administrée par les Pères Italiens de Milan, mais elle est depuis longtemps « le centre des activités que notre vieille Société met au service de ses Missions et de leurs Missionnaires en Extrême-Orient ». La Procure générale y est établie depuis 1847 ; en 1875 y fut créé le Sanatorium de Béthanie et, en 1885, la Maison de Retraite et l'Imprimerie de Nazareth. L'immense établissement des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, avec son fameux hôpital, sans appartenir à la Société des Missions-Étrangères, se réclame un peu d'elle, puisqu'il a été fondé en 1850 par Mgr Forcade et installé dans son magnifique état actuel par le P. Robert, longtemps procureur à Hongkong, où son souvenir est demeuré bien vivant.

Monseigneur, durant les deux semaines qu'il passa dans l'île, prit son pied-à-terre à la Maison de Nazareth et de là rayonna à Canton, son ancienne Mission, et à Swatow, centre d'un vicariat bien éprouvé par les incursions des bandes communistes.

Le 2 Février, l'infatigable voyageur était de nouveau à Hanoi, « la Mission de Mgr Retord, du Bienheureux Théophile Vénard et de Martyrs innombrables ». Accompagné du patriarche des Missions de l'Indochine, le vénéré Mgr Gendreau, il visite les établissements catholiques de ce florissant vicariat, où Rédemptoristes, Dominicains, Sulpiciens, Sœurs de Saint-Paul de Chartres, sont venus exercer chacun leur ministère spécial sur les fondements posés par les missionnaires. De là il se rend à Hunghoa, une filiale de Hanoi, où les Moïs, enfants de la forêt, difficiles à apprivoiser, se rapprochent de plus en plus de la religion. C'était la dernière mission à visiter en Indochine, et en la quittant, Monseigneur se sent ému à la pensée du



A Pékin chez Mgr Costantini, Délégué Apostolique

magnifique travail apostolique accompli par ses fils dans ce pays si sympathique, et il comprend mieux, avoue-t-il, pourquoi ils lui sont si profondément attachés.

Après cela, c'était la Chine, la Chine de langue mandarine, celle où le Visiteur a vécu trente ans. Le trajet de Hanoi à Yunnanfu — 650 kilomètres — par la voie ferrée fut rapide. Quelques jours à Yunnanfu, puis commence le voyage « à la chinoise », en chaise à porteurs, à cheval ou... à pied. Or, jusqu'à Ningyuanfu, chef-lieu du Kientchang, on compte 18 étapes de 40 kilomètres en moyenne, c'est-à-dire 18 jours pendant lesquels on ne rencontre que des auberges dépourvues de tout confort et de toute propreté ; comme nourriture, du riz, du *teoufou* (pâte de soja), du bouillon d'herbes acides. Mais, dès la septième étape, on quittait le Yunnan et, franchissant le fleuve Bleu, on se trouvait au Kientchang, où les chers souvenirs du passé et la rencontre d'anciennes connaissances faisaient oublier les fatigues de la route et

les insultes des soldats que l'on croisait en chemin. Six jours passés à Ningyuanfu furent pour le voyageur un agréable repos, pendant lequel il put constater avec joie les progrès réalisés par la Mission dont il avait été le fondateur et le premier évêque.

Le 7 Mars il reprenait sa route vers Chengtu, capitale de la province et centre de la Mission-mère des 8 Vicariats du Setchoan. Là, non seulement il fut l'objet d'une réception solennelle de la part des chrétiens, mais le Maréchal-gouverneur réunissait toutes les autorités militaires, civiles et religieuses en l'honneur de celui que ses soldats insultaient hier et insulteraient encore demain : contraste qui soulignait curieusement l'état d'anarchie dans lequel est plongée la Chine.

De Chengtu, l'itinéraire prévu conduit le Visiteur à Suifu, là où il débutait jeune missionnaire 46 ans auparavant; il y passe 4 ou 5 jours, qui lui parurent bien courts.

« Je m'éloignai avec chagrin, avoue-t-il, de ces lieux aimés, de mes confrères de Suifu et de leur chef, et — j'en éprouvais une sorte de honte, — des dangers parmi lesquels ils vivent et que j'aimais à partager avec eux ».

Après quatre jours de calme navigation sur le grand fleuve, c'est l'arrivée à Chungking, la dernière Mission de la Société à visiter en Chine. Là, mêmes manifestations de joie respectueuse de la part des chrétiens, même invitation du Maréchal, neveu de celui de Chengtu, et, après ces témoignages de sympathie, c'est, le soir même du départ, la douane qui fait avec insolence ouvrir sous la pluie les valises, les fouille minutieusement et y met tout sens dessus dessous : cela, six heures après que les plus hautes autorités l'avaient comblé d'amabilités, pour ne lui laisser aucune illusion sur les procédés auxquels doivent s'attendre les missionnaires.

En quittant le Setchoan, Monseigneur sortait, pour la première fois depuis six mois, du territoire confié à la Société des Missions-Étrangères. Il reprend la navigation sur le fleuve Bleu et, quelques jours après il est à Nankin, où il prend le train de Pékin pour y saluer le Délégué Apostolique en Chine, Mgr Costantini, qui l'accueille avec une cordialité toute fraternelle. Ensemble ils font une promenade au fameux « Temple du Ciel » et ensemble ils récitent le *Pater noster* dans ce monument « témoin de la tradition monothéiste des Chinois ».

Quatre jours après, le voyageur apostolique était à Shanghai : il y



A l'Archevêché de Tôkyô.

demeure une semaine dans l'attente du bateau qui le conduira au Japon.

Nagasaki, qu'il a si généreusement cédé au clergé indigène, lui fait une magnifique réception; l'évêque, Mgr Hayasaka, est heureux et fier d'accueillir celui qui, à Rome, avait été, aux côtés du Souverain Pontife, un des deux parrains de son épiscopat. Le Visiteur, qui, dans sa tournée

apostolique, a été reçu successivement avec l'exubérance indienne, avec la cordiale simplicité annamite, avec la solennité chinoise, fait connaissance avec la grâce japonaise, ce qui lui inspire cette réflexion : « La reconnaissance n'est ni plus rare en Extrême-Orient, ni moins délicate qu'ailleurs ». Il a visité la cathédrale, où le P. Petitjean retrouva les descendants des anciens chrétiens, l'église des Martyrs, les établissements des Marianistes et des Sœurs de Chauffailles; il a fait un pèlerinage à Urakami, la vallée des confesseurs de la foi; quelques heures de chemin de fer le conduisent à Fukuoka.

Là, c'est un nouveau diocèse, où presque tout est à créer ; mais quand on constate la vie qui déjà y règne, on sent qu'il y a un animateur : c'est l'évêque, Mgr Breton, qui sait communiquer à ses collaborateurs le zèle apostolique dont lui-même est rempli.

Le Japon est un pays à la page : c'est en avion que Monseigneur effectue le trajet de Fukuoka à Osaka : trois heures de vol au-dessus des paysages merveilleux de la Mer Intérieure.

Osaka, la grande cité industrielle, est le centre d'un diocèse qui compte 11 millions d'habitants et qui n'a pour évangéliser une telle multitude d'âmes que 22 missionnaires et 5 prêtres indigènes, débordés de travail, mais heureusement aidés par les Marianistes, les Sœurs de Chauffailles, les Sœurs de Nevers, les Dames du Sacré-Cœur et depuis peu par les filles de Saint-Vincent-de-Paul. Le labeur de tous n'est pas sans résultat : la religion a pris de solides racines ; fleurs et fruits se multiplieront au temps voulu par la Providence.

Tôkyô est pour les Japonais ce que Paris est pour les Français. Pour que l'Église Catholique soit connue et estimée au Japon, il faut qu'elle le soit d'abord et surtout à la capitale. Et c'est pourquoi les missionnaires favorisent de tout leur pouvoir l'effort des instituts religieux; il serait long d'énumérer les Congrégations qui actuellement se dévouent, dans ce diocèse de 18 millions d'habitants, aux œuvres qui



Procession du Saint-Sacrement à Khabarovsk.

leur sont propres : Jésuites, Marianistes, Franciscains, Salésiens, Dames de Saint-Maur, Sœurs de Saint-Paul de Chartres, Dames du Sacré-Cœur, Sœurs de la Merci, etc... Le Supérieur visita tous ces établissements et, avant de quitter Tôkyô, il eut l'honneur d'être reçu

en audience par l'Empereur. Résumant alors les impressions qu'il emporte de ce trop rapide passage au Japon, il écrit :

« Ce beau pays me laisse le souvenir d'une puissance déjà grande et qui travaille intelligemment à grandir encore ; il fait appel à toutes les valeurs morales, au premier rang desquelles il est porté de plus en plus à mettre le catholicisme. »

Huit heures seulement de traversée séparent le Japon de la Corée. Monseigneur débarque à Fusan, beau port qui a un groupe important de chrétiens. Taikou, centre de vicariat du sud de la péninsule, offre un admirable développement des œuvres catholiques et, dit le Visiteur, « lorsqu'on se rend compte de la place qu'y occupe la mission, ses églises, ses œuvres, on croirait voir une ville chrétienne ».

A Seoul, accueil ému du vénérable Mgr Mutel, Vicaire Apostolique, qui a connu toutes les phases de l'histoire missionnaire en Corée depuis le temps des persécutions. Au début de son épiscopat, en 1890, la Corée ne formait qu'une seule Mission et comptait 16.500 chrétiens;

aujourd'hui elle est partagée en quatre Vicariats; le nombre total des chrétiens dépasse 120.000, dont la moitié dans la seule Mission de Seoul. Là encore le sang des Martyrs a été une semence de chrétiens et le Supérieur put constater que la Société des Missions-Étrangères, par les 120 missionnaires qu'elle avait envoyés depuis un siècle, avait fait de bon travail.

Après la Corée, la Mandchourie. Le Visiteur y fut accueilli de telle manière qu'il dut avouer lui-même que « ses chers chrétiens du Setchoan n'auraient pu mieux faire ». A Moukden, puis à Kirin, ce fut la visite des établissements catholiques et une fois de plus la constatation des résultats obtenus par le zèle persévérant des missionnaires et de leurs collaborateurs, prêtres indigènes, catéchistes, religieuses françaises, vierges chinoises. A Kharbine, Monseigneur eut la consolation — c'était le dimanche de la Fête-Dieu, — de présider la procession et de porter le Saint-Sacrement pendant deux heures sur les boulevards de la grande ville schismatique et païenne.

La visite des Missions ne pouvait se clôturer plus heureusement. A 500 mètres de la gare de Kharbine, la voie franchit le Soungari et, écrivait le Supérieur :



Consécration épiscopale de Mgr de Jonghe (17 septembre 1933)

« Je quittais le territoire de la dernière Mission confiée aux Missions-Etrangères, ce territoire missionnaire où si volontiers j'aurais fini ma vie ! »

Dix jours plus tard, le voyageur était à Moscou : il y rend visite à Mgr Neveu, évêque sans évêché ni clergé, revoit avec



A Notre-Dame de Paris (2 juillet 1933).

plaisir la Place Rouge et, avec moins de satisfaction, le tombeau de Lénine. Pendant les huit mois de sa tournée en pays missionnaire il a eu sous les yeux le consolant spectacle de l'Église en construction; il avait, pour finir, la vision poignante de l'Église en démolition.

À qui il avait porté — au prix de quelles fatigues ! — ses sympathiques et paternels encouragements.

Dès le lendemain, Monseigneur avait repris sa vie en partie double de Supérieur à l'intérieur, de zéléateur au dehors : six jours après son retour, il partait pour Montbeton, Rodez, Villefranche-de-Rouergue; le 3 juillet, il est à Cholet, le dimanche suivant à Dormans; le 25 à Notre-Dame d'Auray. C'est ainsi que l'intrépide évêque se repose des fatigues de sa pénible randonnée en Extrême-Orient.

Au mois de Novembre, Monseigneur était à Rome et rendait compte au Saint-Père de sa visite aux Missions de la Société.

Le 8 Décembre de la même année, une cérémonie impressionnante avait lieu au Séminaire de Bièvres : Mgr Baudrillart, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, remettait à Mgr de Guébriant les insignes d'Officier de la Légion d'Honneur ; Mgr Roland-Gosselin, évêque de Versailles et son Vicaire général, M. Georges Goyau et quelques autres personnalités avaient tenu à s'associer à l'allégresse des missionnaires et des aspirants. Mgr Baudrillart dit sa joie et sa fierté de voir la Société des Missions-Étrangères mise à l'honneur en la personne de son vénéré Supérieur ; celui-ci remercia avec émotion et eut à l'adresse de chacun des assistants un mot de reconnaissance pour la sympathie que témoignait leur présence.

L'année 1933 devait apporter une grande joie à Monseigneur le Supérieur : le premier évêque annamite, Mgr Tong, élu Coadjuteur de Phatdiem, était sacré à Rome le 11 Juin par S. S. Pie XI, et avec lui Mgr Ly, nommé Vicaire Apostolique de Yachow (Setchoan). Monseigneur fut heureux d'assister à cette imposante cérémonie, ainsi qu'à celles qui eurent lieu, le 2 Juillet, à Notre-Dame et le 10 Septembre, à la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, en l'honneur de Mgr Tong et des évêques chinois présents à Paris.

Quelques jours après, le 17 Septembre, Mgr de Guébriant conférait la consécration épiscopale à Mgr de Jonghe d'Ardoye, nommé Vicaire Apostolique du Yunnan. A cette occasion, M. le Chargé d'Affaires de Belgique remit à Mgr le Supérieur, de la part de son gouvernement, la cravate de Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Belgique.

Au mois de Novembre de la même année, Monseigneur ne manqua pas d'aller prendre part, avec le P. Robert, aux fêtes organisées à Besançon par S. Em. le Cardinal Binet, pour le centenaire du martyr du Bienheureux Gagelin.

L'Assemblée de 1930 avait chargé le Supérieur général de préparer la fondation d'une Congrégation de religieuses, les « Sœurs des Missions-Étrangères », qui seraient aux missionnaires des auxiliaires précieux pour les écoles, les hôpitaux, etc... Quelques jeunes filles furent réunies au château de la Motte, près de Muret (Haute-Garonne), offert au P. Robert par une généreuse bienfaitrice, et, sous la direction d'une religieuse du Cénacle, devinrent postulantes de la future Congrégation ; leur nombre augmentant peu à peu, un noviciat fut ouvert ; puis enfin, les délais voulus étant écoulés et le Règlement proposé ayant été approuvé à Rome, S. Exc. Mgr Saliège, Archevêque de Toulouse, muni des pouvoirs nécessaires, présida, le 12 Janvier 1935, la cérémonie de procession de 10 novices et nomma pour 7 ans la Supérieure, en même temps Maîtresse des novices, deux Assistantes et



Une cérémonie à Saint-Pol de Léon.

deux Conseillères. L'Institut des Sœurs des Missions Étrangères a donc désormais un statut canonique, celui de Congrégation diocésaine, jusqu'à ce que la S. C. de la Propagande, dont elle dépend, en dispose autrement. La petite Congrégation compte 26 membres. Un des plus chers désirs du Supérieur général était réalisé.

Quelques jours après, Monseigneur voulut encore, comme chaque année, aller assister à la retraite annuelle du Sanatorium de Montbeton, dont il présida la clôture le 2 Février. A son retour à Paris, il apprenait avec une vive peine la mort de Mgr Gendreau, Vicaire Apostolique de Hanoi, le doyen des évêques de l'Indochine.



Les dernières vacances à Kernevez
Mgr de Guébriant, Mme la Comtesse de Guébriant Mgr de Dufort.

LES DERNIERS JOURS, LA MORT, LES FUNÉRAILLES



IENT que se sentant depuis plusieurs semaines fatigué par une sorte de grippe, Monseigneur ne voulut se soustraire à aucun des engagements qu'il avait acceptés ou qu'il s'était imposés lui-même : conférences à Perpignan, à Angers, à Beaupréau, à Rennes; voyage à Combourg au chevet de son parent, Mgr de Dufort, gravement malade. A peine de retour à Paris après cette visite, il reçoit l'annonce de la mort du prélat; il se fait un devoir d'aller assister aux obsèques à l'Abbaye de Langonnet, mais, lorsqu'il en revient, dans la nuit du 4 au 5 Mars, il est à bout de forces.

Le mardi 5, il dut se résigner à un repos complet et renoncer même, à son grand regret, à célébrer la sainte Messe. La journée fut calme, sans grande souffrance, semble-t-il; par précaution cependant un infirmier fut retenu pour le veiller pendant la nuit. Vers minuit une forte hémorragie se produisit soudainement, qui laissa le malade tellement affaibli que, se sentant mourir, il demanda l'extrême-onction; elle lui fut administrée par le Père Robert et il la reçut avec une admirable sérénité. A 2 heures, nouvelle hémorragie, suivie d'une troisième à l'aube du jour; vers 7 heures, le P. Robert apporta au malade le saint Viatique. Une consultation entre les docteurs Hallé et Courcoux ne put que confirmer l'état désespéré causé par les abondantes pertes de sang : l'issue fatale était imminente. Le malade s'attendait à ce verdict; il l'accepta avec une résignation presque joyeuse.

La nouvelle de sa maladie s'étant peu à peu répandue, les visites ne tardèrent pas à arriver : S. Em. le Cardinal Verdier, S. Exc. le Nonce, NN. SS. Boucher, Olichon, Mério, vinrent successivement apporter au mourant une dernière marque de sympathie.

En dépit de sa faiblesse, Mgr le Supérieur manifesta le désir de revoir tous les aspirants, qu'il aimait d'une si touchante et si paternelle affection. On hésita à lui accorder cette satisfaction à cause de la fatigue qui en résulterait pour lui, mais le docteur, consulté, ayant conseillé d'accéder à sa demande, le long défilé eut lieu, et chaque séminariste, s'agenouillant et déclinant son nom, reçut une suprême bénédiction avec un sourire péniblement esquissé.

La famille arriva à son tour et demeura jusqu'à la fin au chevet du cher malade.

L'agonie, douce et tranquille, commença vers midi. A 2 heures un télégramme du Cardinal Pacelli apporta au mourant la bénédiction du Saint-Père; le P. Robert le lut à haute voix, mais le malade n'avait plus la force de manifester la joie qu'il dut ressentir.

Un peu avant 3 heures, le Nonce vint une seconde fois et se trouva là pour assister aux derniers moments : à 3 heures 2 minutes, Monseigneur s'éteignait doucement, et Mgr Maglione, d'une voix étouffée par l'émotion, récita l'adieu suprême de la liturgie : *Subvenite, Sancti Dei...* C'était le Mercredi des Cendres : quel commentaire saisissant du *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris* de la cérémonie du matin !

Après avoir été revêtu des ornements pontificaux, le corps fut descendu dans la salle du Conseil, transformée en chapelle ardente.

S. Em. le Cardinal Verdier fit savoir qu'il désirait que les funérailles fussent célébrées dans la basilique de Notre-Dame et qu'il présiderait lui-même la cérémonie :

« L'éminente personnalité de Mgr de Guébriant, écrivit-il, l'œuvre si



Beatus quem elegisti et assumpsisti : inhabitabit in atriis tuis. (Ps. 64).

apostolique et si française qu'il dirigeait depuis de nombreuses années, les services personnels et de tout premier ordre qu'il a rendus à l'Église et à la France, demandent qu'un suprême et solennel hommage soit rendu à sa mémoire au nom du diocèse de Paris et de la France catholique tout entière ».

On ne pouvait que s'incliner avec gratitude devant une si haute marque d'estime et de sympathie, et la cérémonie fut fixée au samedi 9 Mars, à 10 heures.

Durant les deux jours qui précédèrent les obsèques, nombreuse fut l'affluence des visiteurs qui, de tous les rangs de la société, vinrent apporter au défunt un dernier témoignage de respectueuse sympathie avec une prière pour le repos de son âme.

La mise en bière eut lieu le vendredi 8 Mars à 10 heures, en présence des membres de l'Administration Centrale et de la famille; puis, dans l'après-midi, le corps fut transporté à la chapelle et l'Office des Morts fut chanté par la communauté.

Le lendemain matin, la levée du corps fut faite au départ par M. le Chanoine Chevrot, curé de S. François-Xavier, et, à l'entrée de Notre-Dame, par M. le Chanoine Pautonnier. Après quoi le cercueil, porté au transept, fut placé sur un haut catafalque portant la devise du prélat défunt : *Vince in bono*, et sur lequel étaient posés les insignes épiscopaux.

La grand-messe pontificale fut célébrée par S. Em. le Cardinal Archevêque, qui donna aussi l'absoute. Les chants furent exécutés par les aspirants-missionnaires et par la Maîtrise de Notre-Dame.

Le deuil était conduit d'un côté par le P. Robert et les membres de l'Administration Centrale; Mgr Despatures, évêque de Mysore, alors en France, représentait les Vicaires apostoliques et les missionnaires de l'Extrême-Orient. De l'autre côté, de nombreux membres des familles de Guébriant, de Montrichard, de Rolland-Dalon, Costa de



Avec les Directeurs d'Œuvres Pontificales :

Mgr Boucher

Mgr Olichon.

Beauregard, de Bagneux, de Domecy, de Las Cases, de Grammont, de Durfort, etc...

Dans le chœur de la basilique, avec S. Exc. le Nonce et Mgr Boucher, délégué par la S. C. de la Propagande, avaient pris place plus de vingt évêques, plusieurs prélats. Dans l'assistance, les représentants du Président du Conseil, des Ministres des Affaires Étrangères et des Colonies; de nombreux membres du clergé de Paris, des délégués des Congrégations religieuses, des notabilités militaires et civiles, enfin une foule recueillie, silencieuse, qui remplit presque en entier la grande nef de la cathédrale.

Après l'absoute, le corps fut transporté dans la chapelle Saint-Martin, où reposa jadis et jusqu'à la Révolution son ancêtre, le Maréchal de Guébriant. Il y demeura deux mois, jusqu'à

l'inhumation qui, selon la volonté du défunt, eut lieu le 13 Mai à Saint-Pol-de-Léon.

*
**

Les obsèques de Mgr de Guébriant à Saint-Pol-de-Léon furent une imposante manifestation de respectueuse sympathie envers le vénéré défunt et envers sa noble famille, généreuse bienfaitrice du pays : toute la ville, tout le Léon étaient dans le deuil. Transporté de Paris dès le 11 Mai au soir, le corps fut déposé dans la chapelle du château de Kernevez, où 2.000 pieux visiteurs vinrent, toute la journée du 12, prier pour le repos de l'âme de « leur Archevêque », comme ils aimaient à dire.

Le lundi 13, sur le parcours de 1.200 mètres qui sépare la chapelle de la cathédrale de Saint-Pol, le cercueil fut porté à bras par les fermiers du château. Dans le cortège : Mgr Mignen, Archevêque de Rennes, Mgr Dupare, évêque de Quimper, son auxiliaire Mgr Cogneau



Le clergé de la Mission du Kientchang, devant l'Évêché bâti en 1912, par Mgr de Guébriant.



Réception de l'Amiral Berthelot à la Procure de Shanghai (1932).

Mgr Conan, ancien évêque de Port-au-Prince, une centaine de prêtres et une foule nombreuse. Avec la famille, le Supérieur général de la Société des Missions-Étrangères, le T. R. Père Robert, conduit le deuil. Après la messe pontificale célébrée par Mgr Cogneau, le vénérable évêque de Quimper, en un éloquent discours, rappelle la foi, l'énergie, le zèle apostolique du grand missionnaire qui « gardait en son cœur deux amours : la Bretagne et la Chine ». L'absoute fut donnée par Mgr l'Archevêque de Rennes, après quoi le cercueil fut descendu dans un caveau de la cathédrale, et c'est là que reposera jusqu'au jour de la résurrection le premier Supérieur général de la Société des Missions-Étrangères. Au-dessus de cette tombe, un monument de marbre sera placé, le représentant étendu sur son lit de mort.

La mort de notre vénéré Supérieur fit affluer au Séminaire un grand nombre de lettres et de télégrammes, qui, en exprimant des condoléances, montrent le prestige dont jouissait dans l'Église le regretté défunt. Nous en donnons ici quelques extraits.

(Par la Nonciature de Paris)

Cité du Vatican.

Sa Sainteté ayant appris avec une vive douleur la nouvelle de la mort de Mgr de Guébriant, charge Votre Excellence d'exprimer ses augustes condoléances à la Société des Missions-Etrangères tout entière, à laquelle il envoie comme réconfort sa Bénédiction apostolique.

Cardinal Pacelli.

De la S. C. de la Propagande

Perte prématurée Mgr de Guébriant, qui a beaucoup mérité Saint-Siège, civilisation chrétienne, met en deuil non seulement Société sagement dirigée par lui, mais aussi cette Congrégation et toutes les Missions.

Cardinal Fumasoni-Biondi, Préfet.

Salotti, Secrétaire.

De S. Em. le Cardinal Lépiciér, Préfet de la Congrégation des Religieux
Roma, 13 Mars 1935.

Je tiens à vous dire la peine personnelle que m'a causée la mort de votre vénéré Supérieur général, Mgr de Guébriant. Sa haute piété, son esprit de foi, sa vie intérieure si pleine et si profonde, cette admirable sincérité d'âme qu'il portait en toutes ses démarches,... tout en lui composait une des plus grandes figures sacerdotales, de prêtre, d'évêque, qui aient honoré notre pays. C'est bien cette richesse de vie surnaturelle qui expliquait sa prodigieuse activité. En vérité, il était de ceux qui peuvent reprendre à leur compte le Caritas Christi urget nos. Si on le voyait fort économe de son temps, toujours appliqué au



A l'Évêché de Chungking.

gouvernement — si paternel et si vigilant, — de sa Société, prêt en tout temps à entreprendre de grands voyages au moindre signe du Saint-Siège, ou simplement pour visiter, sur de si vastes espaces du monde, ses fils missionnaires, c'est qu'il se comptait lui-même pour rien et que le zèle de la maison de Dieu, la sainte impatience de voir s'étendre le règne du divin Maître, le dévoraient... Pour avoir vu vos Missionnaires travailler aux Indes avec une abnégation digne de vos incomparables fondateurs et de cette « nuée de témoins » qui ont glorifié par le martyre leur Chef éternel, Jésus, le divin Missionnaire, il me semble que je ressens pour eux quelque chose de cette tendresse virile que l'on devinait en Mgr de Guébriant quand il parlait de ses fils...

Alexis-Henri-Marie, Card. Lépiciér, O. S. M.

De S. Exc. Mgr Zanin, Délégué Apostolique en Chine.

Pékin, le 7 Mars 1935.

Je viens d'apprendre la pénible épreuve qui afflige aujourd'hui les Missionnaires catholiques, et en particulier ceux de votre Société, par la mort de votre illustre Supérieur Général S. Exc. Mgr de Guébriant. Moi aussi, croyez-le bien, je ressens vivement la douleur de cette séparation : c'est la disparition d'un homme que je connaissais et que j'aimais, car je voyais en lui un très grand et très fidèle serviteur de Dieu et de l'Eglise....

Marius Zanin, arch.

Délégué Apostolique.

De S. Em. le Cardinal Binet, Archevêque de Besançon.

Je vous renouvelle l'expression de ma douloureuse sympathie : la perte est cruelle, la soudaineté terrible, le vide immense. Que les Anges de la Société et vos saints Martyrs vous donnent le réconfort !

De Mgr Giardini, Archevêque d'Ancône, ancien Délégué apostolique au Japon.

Je prends vivement part au deuil que la Société des Missions-Etrangères vient d'éprouver par la mort de son regretté Supérieur général Mgr de Guébriant. J'ai pu apprécier ses éminentes de Supérieur et de Prélat de la Sainte Eglise ; c'est pourquoi je crois pouvoir me rendre compte du grand vide que son départ vient de produire dans la Société et je vous présente mes condoléances les plus sincères.

Marius Giardini,

Archevêque d'Ancône.

Terminons cette longue suite de citations par quelques passages de la lettre du frère d'un missionnaire du Kientchang.

Montluçon, 7 Mars 1935.

Permettez à toute ma famille et à moi-même de nous associer de tout cœur au deuil de la Société des Missions-Etrangères, à laquelle, depuis bientôt trente ans, nous attachent des liens que rien ne saurait rompre jamais... A vos prières toute ma famille joindra les siennes, alors que celui qui vous a si brusquement quittés a déjà reçu dans la paix et dans la joie la merveilleuse récompense de toute une longue vie chargée de travaux et d'honneurs, uniquement et magnifiquement consacrée à la toujours plus grande gloire de Dieu, à la conquête et au salut des âmes, comme au service des plus hauts intérêts de notre pays. Avec reconnaissance, avec vénération nous nous inclinons devant la si noble et si attachante figure du vrai Chef et du saint Evêque que perd avec vous l'Eglise.....

Lucien Valtat.

De nombreux articles de revues et de journaux, à l'occasion de la mort de Mgr de Guébriant, ont rappelé ses travaux de missionnaire, d'évêque, de supérieur : Mgr Costantini dans l'*Osservatore Romano*, Mgr Deyrieux dans les « Missions Catholiques » Mgr Olichon dans « la Croix », M. Georges Goyau dans le « Figaro », M. Paul Lesourd dans la « Revue des Deux Mondes », etc.. Tous ont rendu hommage à la mémoire du vaillant missionnaire, du pieux évêque et du grand Français.

Et, pour terminer cette trop insuffisante Notice, nous emprunterons les dernières lignes de l'article de la Revue des Deux Mondes mentionné plus haut.

Ce grand missionnaire jouissait, dans tous les milieux, d'un immense prestige et d'une autorité universelle.

Profondément et ardemment patriote, il aimait faire l'éloge de la France, de son action civilisatrice et catholique.

Saintement sacerdotal, il était personnellement d'une amabilité, d'une modestie, d'une simplicité, d'un ascétisme et d'une bonté sans pareils.

Cette conclusion sera la nôtre.

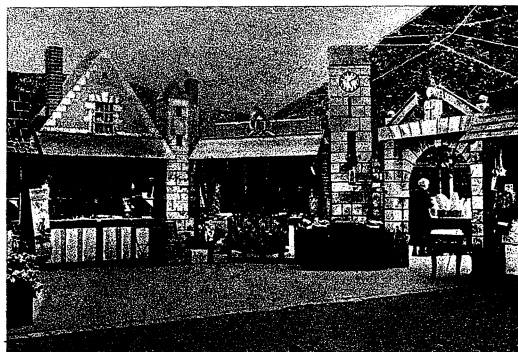


TABLE DES MATIERES

Avant-propos	page 7
Enfance et jeunesse	- 9
Le missionnaire	- 15
Le supérieur général	- 45
Les derniers jours, la mort, les funérailles	- 83

Gravure et Impression
Hélio N É A

Achévé d'imprimer
sur ses presses
à LILLE
en Juin 1935